



# HISTOIRE DE SAC(S)

© 1997 EDITINTER

ÉDITIONS EDITINTER  
BP 15 - 91450 SOISY-SUR-SEINE

ISBN 2-910892-27-1

## DU MÊME AUTEUR

TRANSAMANCE - poèmes -  
Éditions Rhodaniennes de Poésie, 1979  
HOMMAGE À LA BÊTE - nouvelles -  
Éditions Rhodaniennes de Poésie, 1979  
LES MARIE - répertoire théâtral des Marie  
(MF DUTROP et MC CALMUS)  
Éditions des Prouvaires, 1980  
LA MORT DU GRAND LEURRE - essai sur l'école -  
Éditions Acratie, 1985  
LES NOUVELLES BALLADINES - essai sur le théâtre -  
Éditions Acratie, 1990  
PETIT TRAITÉ DE LA DESTRUCTURATION - essai -  
Éditions de Magrie, 1992  
PARIS-MANTES - chronique d'une enseignante du Val Fourré -  
Éditions de Magrie, 1993  
LIONNESQUES - poèmes et dessins -  
Éditions Au Lever de Rideau, 1995  
BONNE SEMAINE, BON OUIQUENDE - théâtre -  
Éditions Au Lever de Rideau, 1996  
LA CANTATE DU VAL FOURRÉ  
Éditions Editinter 1997

MARIE-CLAIRE CALMUS

# HISTOIRES DE SAC(S)

EDITINTER

## HISTOIRE DE SAC OU S.O.S. SAC

Repéré. Là, juste à côté de la corbeille.

On avait beau faire le vide dans les lieux publics, les corbeilles à papier tenaient bon. Il fallait les tenir à l'œil. Être à une certaine place : le guichet 1 peut-être le 2. Mais de celui de la Caisse d'Épargne on ne pouvait rien voir du tout.

Ce gros sac en plastique, sans marque, d'un blanc douteux, on ne pouvait faire comme s'il n'existait pas.

Comment le Vigile, puis l'Agent Fouilleur, enfin le Préposé aux Détections avaient-ils pu le négliger ?

Il y aurait bien un peu plus tard le passage de l'Escouade des Chiens Renifleurs, mais on parlait d'une grève de leurs maîtres dont certains avaient été rétrogradés pour leur avoir dispensé, malgré le règlement, sucreries et caresses.

On pouvait aussi prévenir le Directeur. N'importe quel guichetier qui alerterait qui de droit. Mais quelle complication et quelle perte de temps.

Une fois remontée la hiérarchie jusqu'à celui qui ne pourrait vraiment pas se défilier, il faudrait attendre la venue des Sapeurs et des Démineurs, celle de la Gendarmerie Blindée et de la Police Spéciale. Ils seraient escortés des représentants de la Justice Express qui, Dieu merci, accélérerait les choses.

Le temps de comparer les empreintes laissées sur l'objet avec celles du dossier informatisé, de donner deux ou trois coups de fil, et une cargaison d'importuns étrangers s'embarquerait de nuit pour le pays désigné d'office pour ce mois, selon l'ordre alphabétique qui, après délibération, était apparu comme le plus objectif.

En attendant, il faudrait rester là comme témoin, signer des

déclarations, dessiner le plan des lieux en dix exemplaires, s'engager à comparaître s'il y avait procès.

Pendant ce temps, personne ne ferait pour vous les courses de la semaine au Palais de la Surgelure... à moins de louer un Sous-Truc pour une heure ou deux. Même problème pour le ménage resté en plan, l'épluchage etc. Une journée de luxe en perspective.

Alors que discrètement, pendant que les autres n'avaient rien remarqué, on pouvait s'éclipser, remettant à demain... ou jamais, l'expédition du mandat ou l'achat du carnet de timbres.

Si ça sautait, on serait déjà loin.

On aurait assez à faire avec les rues barrées, les amas de voitures de police et d'ambulances, toutes sirènes hurlantes.

Ce serait une veine si on rentrait à temps pour l'Émission Catastrophe du soir, ou le clip sur les stations de ski « à portée de toutes les bourses », garanties françaises indice 12, c'est-à-dire fréquentées exclusivement par les nationaux pur sang de la douzième génération.

Filer. Échapper cette fois encore. Pas pour longtemps : le danger n'était jamais loin : viols de femmes de tous âges, vols de sacs à main des petites et grandes surfaces, pieds écrasés ou bras arrachés par les automobilistes, coup de fusil d'un locataire énervé ou d'un chômeur en fin de droits, fil dans les pattes ou coup de sarbacane empoisonnée d'un aveugle las de récolter dans sa sébile pilules périmées et boutons de braguette, seau d'eau sale d'une concierge mal réveillée, explosion préventive d'un véhicule suspect, inondation des rues par les Égoutiers en colère, ou quoi d'autre ?

On avait bien fait de revendre sa voiture avant qu'on ne vous la vole, vous en aspire l'essence, vous en arrache les pneus, les rétroviseurs, le radiocassette, qu'on ne vous l'emmène à la fourrière, qu'on ne vous la dynamite parce qu'elle a stationné trop longtemps à deux pas de la synagogue, de la Mosquée, du Ministère. Atteindre son home à pied, car le métro était devenu un coupe-gorge et une réserve d'explosifs. Quant à l'autobus, on y restait interminablement debout ; même s'il y avait des places libres, on n'osait pas déranger les gens installés, genoux grands ouverts, bagages sur le siège mitoyen.

Il y avait encore quelques mois, on avait la ressource de s'asseoir

à côté d'un Noir, d'un Bronzé, d'un Jaune, se tenant strictement sur leur tiers de banquette sans vis à vis. Depuis qu'un arrêté leur avait interdit les transports publics, plus aucune chance.

Se précipiter dehors en enfilant son gilet blindé portatif. Mettre ses lunettes anti-laser. Fixer son walkman relié à la radio d'État, et foncer en bousculant les autres.

Ne se retourner sous aucun prétexte.

Se glisser sous le porche de son immeuble en prenant garde de ne pas être vu du guetteur, taper son code sur le Minitel de poche et refermer sur soi, avec un grand ouf, sa porte blindée dernier cri.

## IL ÉTAIT UNE FOIS

### Conte politique

Il était une fois... le Chaperon Rouge. Mais il se faisait appeler le Chaperon Blanc.

Il était une fois le Chaperon Blanc-Rouge. En fait plus blanc que rouge. Il avait préparé son petit panier de la façon la plus avenante possible, avec toutes sortes de friandises : caramels mous et durs, cervelles d'agneau finement pilées dans de jolis pots en grès, charcuteries assorties, beurres des Charentes et des Deux Sèvres, galettes au levain cuites au four de pierre, chocolats de luxe. Tout cela enrobé de papiers de couleurs sur fond de nappes en dentelles. De quoi séduire le plus grognon, le plus mal léché.

Quant à sa coiffe rouge, il l'avait troquée pour une blanche celle des Dimanches et des jours fériés.

On dit même qu'il avait songé à la tricolore pour apaiser les esprits. Mais on le lui avait déconseillé.

Et le petit Chaperon, de blanc chaperonné, se mit en route. Comme c'était une longue route, il s'ébranla doucement, avec des milliers d'autres portant dans leurs paniers propres les mêmes succulences. Longue route, certes, mais pas incertaine : il suffisait de suivre aveuglément le plan fixé, sans se laisser détourner par des Chaperons chaperonnant, de rouge et de noir vêtus — la pire espèce — qui prétendaient indiquer le chemin à grand fracas de cymbales et déploiements de bannières.

Mais le Chaperon et ses frères avaient bien décidé de garder la tête sur les épaules : après le sentier aux Iris, on enfilait l'Avenue des Roses et on faisait le tour du Rond Point des Vents Alizés — surtout pas dans le sens interdit ; sans flâner dans la Clairière aux Mouettes, on débouchait dans le Pré aux Pairs puis traversait le Carrefour des Générations en respectant les feux rouges. Ensuite, tout droit vers

l'esplanade.

Les Chaperons dansaient sur des airs de jazz et de reggae, avec des paroles improvisées, du genre « Toi, toi, mon toi, ta loi on n'en veut pas » ou « Les Chaperons debout et le Baquet par terre. Chacun est à sa place, il n'y a pas de mystère ». Le tout repris en chœur sous la férule de chefs d'orchestre provisoires et se transformant en ballet comique.

Tout en se démenant et chantant, on avait le temps de regarder le paysage car le cortège, massif, avançait lentement : porches sculptés, têtes d'animaux, élans des Cariatides, forêts miniatures des terrasses. Beaucoup de gens aux balcons : certains riant, d'autres agitant les bras, d'autres encore resserrant frileusement la cordelière de leur robe de chambre. Mais pourquoi se coucher si tôt ? Il faisait encore jour et la ville n'avait jamais été aussi belle.

Dès qu'on baissait la tête, on apercevait sporadiques, embusquées, mais tranquilles, les hordes de Loups.

Rien à craindre. Ils avaient reçu le mot d'ordre : « Laissez passer ». Ils portaient bien leur armure, mais leurs griffes étaient invisibles sous leurs gros gants de cuir.

Les Chaperons les saluaient, les invitant à les rejoindre, ravis d'être en si bonne compagnie.

Quand un Loup baillait, montrant ses dents monstrueuses, le Chaperon, celui-ci ou un autre, entrouvrait son panier pour lui montrer qu'il n'était plein que de bonnes choses. Et la distribution commençait : un bonbon par ci, une tranche de jambon par là. L'ambiance était à la fête.

Dans les rangs des Chaperons s'étaient glissées des femmes. Elles marchaient, le nez au vent, comme si la rue eût été leur domaine. Où étaient leurs maisons, leurs maris, leurs familles ? Elles souriaient, disaient un mot. Jamais celui qu'on attendait. Elles ne reprenaient pas les chansons des Chaperons.

C'est à l'approche des Loups que leur regard changeait. Elles avaient tant à dire sur les Loups qu'elles préféraient se taire. D'ailleurs, on ne leur demandait pas leur avis.

Elles allaient sans panier, sans chapeau et le cœur plein d'amour. L'amour du monde et des chaperons qui n'en avaient cure et ne leur

avaient pas dit de venir.

On arriva sans y penser à l'Esplanade.

Il faisait nuit. Les feux des vendeurs de merguez transformaient les pelouses sévères en un champ de foire.

Quelqu'un dans le haut-parleur donnait des nouvelles de ce qui se passait loin, très loin, à mille lieues semblait-il de ce piétinement allègre dans l'ombre douce.

Quand il annonça que des Loups barraient les ponts, un énorme éclat de rire lui répondit. Quand il ajouta un peu plus tard que les Loups crachaient et pissaient à flots sur les Chaperons, il fut carrement hué : ces Loups si gentils qui avaient accepté de bon cœur les friandises. Qui avaient failli leur emboîter le pas!

Encore un coup de propagande des Noirs et des Rouges, de leurs Animateurs professionnels...

D'ailleurs on s'ennuyait des Loups, il fallait aller les voir de plus près.

Quelques groupes de Chaperons partirent en chantant vers le Fleuve. Ceux qui étaient restés sur l'Esplanade ne comprirent pas pourquoi, quelques instants plus tard, certains revinrent, hurlant, la tête entre les mains.

Ce n'est qu'après qu'ils entendirent les tirs. Puis qu'ils virent le filet de sang dans le caniveau.

Dans le vacarme des cris, des détonations, des cavalcades apeurées, s'infiltrèrent les sirènes des ambulances, fonçant en première ligne et faisant brusquement demi-tour, refoulant les Chaperons d'un côté de la place. Ceux qui, à l'arrière, continuaient de pique-niquer, ne comprirent rien au nuage suffocant qui les enveloppa, ni à la rumeur de bataille qui les assourdit. Certains, pleurant et toussant, eurent le temps de se lever et de s'enfuir. D'autres furent piétinés par un galop furieux.

Des Chaperons essayaient de repérer les Loups en Chef dans la mêlée et de leur expliquer qu'il y avait erreur, qu'il s'agissait seulement d'une promenade ensemble, pour montrer qu'on existait Et ils versaient à leurs pieds, comme gages de leur bonne foi, le contenu de leurs paniers.

Mais les Loups ricanaient et les bombardaient de projectiles

aveuglants et putrides. Alors les Chaperons comprirent que le conte avait menti. Et ils renvoyèrent aux Loups tout ce qui leur tombait sous la main. Trop tard.

Un Chaperon perdit un œil, un autre une main, beaucoup la santé. Un peu plus tard un autre mourut écrabouillé dans une bastonnade. Des Loups motorisés se mirent à foncer dans la foule, leurs matraques brandies, pourchassant les passants sur les trottoirs, jusque dans les halls des immeubles.

Les ambulances sillonnaient la ville avec leurs cargaisons de Chaperons sanglants. Les femmes étaient rentrées chez elles la mort dans l'âme. L'histoire ne dit pas si le chaperon survivant devint franchement rouge.

Il était une fois.

Y en aura-t-il une autre ?

## EN TRAIN

C'est toujours pareil, pensa-t-elle. Des imbéciles. Ça n'avait pas toujours été pareil. Elle se souvenait... ou était-ce sa mère qui le lui avait raconté... qu'encombrées de leurs jupes de taffetas que le vent faisait claquer, les dames, se troussant d'une main, saisissant la barre de l'autre, attendaient qu'un homme les aidât à monter — quelquefois le chef de gare lui-même, sifflet en bouche, retardant le départ de quelques secondes pour un sourire sous la voilette, la douceur d'un coude au-dessus de la mitaine, exhaussant d'une pulsion ferme et tendre la fragile silhouette. Des jeunes gens, avec des sacs de sport, après avoir couru tout au long du train, sautaient sur le marchepied en la bousculant. Elle faillit lâcher prise. L'un d'eux secouait la porte sans parvenir à l'ouvrir. Les autres vinrent à la rescousse, tous lui passèrent devant.

Dieu merci, elle n'avait encore besoin de personne pour monter, même en marche. Ses jambes étaient restées souples. Et, contrairement à ce qu'on lui prédisait dans sa jeunesse, elle avait perdu du poids mais, côté forme, sa copine Ginette lui en remontrait. A la piscine, par exemple, avec son air réjoui de jeune fille, insoucieuse des marbrures de ses cuisses et de sa poitrine tombante, sa tête de pierrot mobile, sur le maillot rouge souriant à tout un chacun comme s'il n'attendait qu'elle.

Était-ce l'effet de la psychanalyse, cet hébètement joyeux, cet air de vouloir donner des leçons aux autres sur le sens de l'existence ? Cette façon de sourire au garçon de cabine qui n'avait pas vingt ans et dont elle-même continuait d'avoir peur. Cette peur d'être niée qui s'était substituée à celle de plaire, insensiblement, comme le nouveau corps à l'autre.

Et de demander des nouvelles de la dame qui apprenait le crawl,

du petit handicapé que l'on rééduquait. Et l'autre de lui répondre, aussi souriant et volubile, nullement forcé semblait-il, sans plus d'âge à son tour. « Deux vieilles toquées » dirait-il à son collègue en balayant le bord du bassin, tout à l'heure.

Les garçons s'étaient remis à courir au travers du wagon. Elle entra dans le premier compartiment venu. Par chance, il y avait sa place préférée, un coin près du couloir-habitude de l'enfance où elle tremblait d'avoir à demander pardon pour aller aux toilettes. Ce n'était pas dans cette petite heure de trajet qu'elle aurait à le faire ; pourtant le rite subsistait.

Il y eut une sonnerie, puis la voix mélodieuse de l'hôtesse. L'express démarrait. Elle sortit la revue de son sac, mit ses lunettes et jeta un rapide coup d'œil à ses voisins. Ils étaient quatre. Un homme et une femme face à face, et deux bambins aux côtés de cette dernière, occupés à un puzzle étalé sur la banquette où elle-même était assise, et dont les éléments étaient tombés avec la secousse du départ.

Pas d'enfant au maillot, c'était l'essentiel.

Elle fit un vague sourire à la cantonade et se plongea dans son journal. C'était un de ceux qu'elle empruntait à Jacques, se demandant où il prenait le temps de les lire.

On traversait des prés inondés d'où émergeaient des branches et des panaches de graminées ployant sous le flux et le reflux des péniches comme des têtes d'aïeules ou de filles en amour. La brume escamotant les lointains, elle ne reconnaissait plus l'ancien paysage : la coupure franche de la rivière avec ses saules et, au fond, la barre des collines avec des restes de château. L'homme et la femme s'étaient mis à parler.

Comme la petite fille, après avoir brouillé le puzzle d'un revers de main, faisait gigoter ses jambes pour descendre, la jeune femme lui donna une tape sur la cuisse, puis fit en matière d'excuse, un large sourire.

Bizarre comme la beauté pouvait être à éclipses. Ainsi sur une photo de fête vieille de plusieurs années, dans l'éclat des chandelles, on découvrait qu'on avait été jolie.

« Ce n'est rien » s'entendit-elle murmurer, redoutant d'avoir

déclenché le dialogue et gâché une heure de quiétude dont toute sa posture-jambes allongées, tête à l'appui, bras à l'abandon sur l'accoudoir, la préparait à jouir.

« Tout de même, il faut leur apprendre ». Le sourire s'élargit. L'homme s'était rencogné et regardait par la fenêtre. La lueur se maintenait dans les yeux de la femme, elle voulait parler. Comment ne pas lui poser l'invariable question : « Quel âge ont-ils ? » Les mots avaient du mal à passer ses lèvres.

— Le dernier quatre, l'autre six.

Elle se sentit forcée de les examiner. Le garçon était blond, avec de grosses joues et des yeux à fleur de tête sous des sourcils incolores. La fillette avait des boucles noires et la vivacité de regard de la mère.

On ne pouvait s'empêcher de parler des enfants comme d'objets, sans songer qu'ils étaient capables de comprendre et de répondre eux-mêmes.

Un écœurement la prit, comme si elle avait dû caresser la joue duvetée ou les cuisses de la fillette où la nourriture semblait circuler visiblement, donnant à la chair un rosé de porcelaine. Le même écœurement que celui qui l'avait écartée longtemps de la fille d'Ava et qui lui avait valu tant de désapprobation, voire de haine. Ça n'avait pas été seulement le dégoût devant les sottises : la chair de ma chair... et des chatouillis avec leurs onomatopées rituelles, mais cette révolte à se voir confier une charge dont elle s'était déjà acquittée.

Ginette elle-même refusait de la suivre sur ce terrain, dévorée par sa nostalgie de mari pantouflard et de famille nombreuse.

La petite fille agitait les pieds de plus belle en direction de ses jambes. Elle avait des dents éclatantes, lustrées par une salive de plaisir qui lui moussait au coin des lèvres.

Qu'était devenue Ava ? Voilà des années qu'elle avait cessé de lui écrire du fin fond des Antilles, et qu'elle-même avait cessé de se tourmenter au sujet des maladies possibles, de l'alcool, des études de la petite, de leur solitude...

De quelle source mystérieuse, ancestrale, Ava tirait-elle sa beauté ? C'est quand elle avait vu les gens s'arrêter dans la rue,

saisir les doigts boudinés de l'enfant et lui adresser à elle des compliments, qu'elle s'était un peu sentie mère, poussée à une tendresse et à une vigilance auxquelles d'autres ne semblaient avoir qu'à se laisser aller.

C'était aussi fou que quand elle avait commencé à peindre, engluée dans toutes ces couleurs : celles du paysage, de la palette, et de la toile — et qu'un étranger, un innocent se heurtant à cela comme à la pleine lumière au sortir de sa maison, de tout son corps d'ombre et d'impuissance, lui avait exprimé sa reconnaissance.

La jeune femme avait sorti son tricot et élançait ses doigts pour un rythme de croisière, celui d'une conversation entre femmes. L'homme s'amusait à tracer des chiffres sur la vitre embuée. Les enfants, saisis par le silence, la fixaient de leurs grosses prunelles de chat.

« On s'efforce de les dresser, mais un voyage de trois heures, ça ne convient guère aux gosses. Ils devraient déjà être couchés. »

Le jeu des aiguilles reprit de plus belle.

Elle ne songeait jamais sans angoisse à ceux qui, au delà de la station où elle descendait, poursuivaient leur voyage jusqu'à quel port venteux où ils tâtonnaient dans l'ombre et dans le froid à chercher les clefs de leur voiture et de leur maison.

La danse des doigts et de la laine la fascinait. Encore une lectrice de magazine, quelque petite secrétaire qui comptait arrêter de travailler au troisième enfant. N'était-ce pas de la layette qu'elle...

La peur de la difformité l'avait fait reculer longtemps — l'attente muette de Jean pesant double avec les années, et provoquant de soudaines rages de l'un et de l'autre que leur tendresse mutuelle n'enrayait plus.

Dès l'annonce, stupéfiante, de sa grossesse, le souci de son apparence l'avait quittée, et elle ne s'était plus attachée, passionnément, qu'aux changements de l'intérieur. Les hommes ne la regardaient plus, hormis de vieux amis qui exagéraient leur sollicitude et s'enquéraient de son état plus conjugalement que son mari. Les femmes s'intéressaient à elle avec une connivence gaie, croyant réinventer les règles du jeu contre leurs mères dociles, contre les hommes : ces hommes auquel ce corps cessait d'appartenir,

croyait-elle, pour retourner à la vie et au hasard. Ava au contraire, avait voulu sa maternité et détesté son corps grossi. Il y avait eu de terribles scènes, des coups de poing sur ce ventre stupide, des cris contre le destin.

Ensuite, tout s'était déroulé comme prévu : émerveillement général, lassitude des corvées, enfin ce retour d'affection entre elles jusqu'à ce qu'Yvan, le mari d'Ava, partît pour un autre pèlerinage, ou quelle autre sottise...

Bien avant cela, un matin, ils étaient venus la trouver — bagages en main, dans leur déguisement habituel : lui avec cette robe de lin qui lui battait les jambes, la barbe et les cheveux mousseux comme ceux du Christ. Elle, drapée dans une cape noire, le feutre de travers, les yeux peints, avec de larges cernes. Ils lui avaient mis la gosse dans les bras. Ava avait débité sa tirade d'un coup sans oser la regarder. Ils partaient pour deux mois visiter la Sainte Mère d'Euroville. Elle n'avait rien compris à leurs discours. Seulement envie de rejeter ce fardeau qui avait un visage, des besoins, et, la porte refermée, pleurerait pour avoir son lait ou les fesses au sec. Elle avait éclaté, sentant se vider un vieil abcès, honteuse d'une telle exhibition, les encombrant à son tour, au seuil de la porte, d'un poids imprévu que, bon gré, mal gré, ils charrieraient dans leur retour aux sources, leur marche dans les déserts ocres que le soleil bleuit, leurs litanies forcenées qui devaient faire accoucher l'univers d'on ne sait quel amour sous le regard du Gourou, mains jointes vers le ciel comme pour le fendre, tête haute, regard vide d'avoir trop contemplé l'intérieur des choses.

Ils avaient claqué la porte sur les cris du bébé-poids humide dans ses bras réticents, pourrissant le tissu des mois à venir.

Jacques était le seul à qui elle ait raconté cette histoire. En l'écoutant, il tirait de longues bouffées de sa pipe, et l'odeur de pain d'épices engourdisait la plaie qu'elle avait grattée : les mots de violence se détachaient d'elle comme des ballons multicolores, déjà hors de vue, sur la vague paisible de cette vie célibataire. Quand elle s'était tue, il lui avait passé le bras autour des épaules.

L'homme avait sorti un sandwich du sac qu'il tenait entre ses jambes et fait à sa femme, du geste, la proposition d'un partage.

Sur son refus, il commença d'y mordre lentement, époussetant du bout des doigts les miettes qui tombaient sur son pantalon.

Il avait de gros yeux à fleur de tête comme son fils, et le teint grisâtre des manœuvres. La femme, elle, était pimpante, et on n'échappait pas au geste preste et cadencé de ses doigts qu'elle ne regardait plus : « Vous allez jusqu'au Havre ? »

Elle fit non de la tête et carra son dos contre la banquette, reprenant la revue ouverte sur ses genoux, mais la voix juvénile, incroyablement libre et légère, se lançait dans une nouvelle histoire : « Nous, çà n'est guère commode. Les parents sont à Paris, on n'a que le week end pour aller les voir. Et comme ils sont âgés. »

Nul fléchissement dans la voix ; nulle ombre sur la moire des yeux. Ce terme d'âgés ne concernait personne ici. Visage lisse sous le casque gris des cheveux. Le gris allait bien à ses yeux pervenche, disait Jacques. « Les yeux », vieille métaphore qui évitait de toucher le corps, même du bout des mots.

Elle n'en aurait eu qu'un à dire. Mais Jacques était trop inconséquent. Comment concilier une vie de couple et cette porte continuellement ouverte aux gosses sans parents, aux types sans boulot ou sans logis. Comment introduire là-dedans un repas, un coucher commun, des histoires de courses ou de comptes ? Il vivait de l'air du temps, elle ne l'avait jamais vu préparer quoi que ce soit, c'était toujours elle qui apportait de quoi grignoter sur un coin de table entre un paquet de tracts et sa correspondance — la boîte de pâté ou les fruits devenant symboliques dans le partage à cinq ou six.

Aussi incapable sans doute, en dehors de caprices de faire l'amour que la cuisine — les fréquences de la vie ordinaire ne le concernant pas.

Chez elle, il ne refusait pas le tête à tête, et ses étreintes d'adieu ou de retrouvailles avaient quelque chose de brusque, d'interrompu, comme d'une affection débordante se retenant au bord de l'impudeur. A chacune de leur rencontre, dans le train, dans la rue, ses yeux pétillaient d'une joie intense comme si elle eût résumé pour lui tout ce dont il rêvait. Mais ça n'allait jamais plus loin.

Un soir, chez des amis espagnols, il l'avait présentée comme sa

fiancée — son rire la caressant entre deux compliments outranciers aux filles de la maison, sous le regard du père ravi que tout rentrât dans l'ordre.

Il était, comme on dit, bel homme : des bras à vous broyer, la vague des cheveux irradiant les traits violents.

Elle était si lasse, parfois, de sa solitude — le plus pesant étant ce qui se répète et qu'une présence, accablée de même, allège : passer l'aspirateur, faire à manger, acheter la viande à tel endroit et le pain à tel autre, traverser à tel passage au feu interminable, baigner dans ces relents de bourgeoisie désuète entre des immeubles tarabiscotés. Elle n'aurait pas eu assez de soirs dans la semaine pour voir tous ceux qui la pressaient de venir. Mais dans l'accueil le plus chaleureux, on sentait à la fois le désir d'utiliser vos réserves, et une pointe de compassion perfide à l'égard de votre état d'esseulée...

Un remue-ménage la tira de sa songerie. La petite fille avait empoigné les cheveux de son frère et les tirait de toutes ses forces, celui-ci commençant de pleurer sans bruit. La mère l'attrapa, le souleva au-dessus de ses genoux et le déposa sur ceux du père qui avait fini de manger.

Le fleuve avait envahi l'horizon, onctueux et noir, avec ses îles et ses pavillons de luxe dont certaines fenêtres étaient éclairées

Après le départ d'Yvan, Ava lui avait repris l'enfant, s'y consacrant avec une dévotion sévère qui donnait froid dans le dos. Elles s'étaient comprises sans avoir rien à dire. Elles avaient leur compte et se laisseraient tranquilles — leur tendresse pour la fillette allant s'épanouissant et donnant aux corvées, aux repas communs un sens précieux dont la douceur l'avait surprise. Elle commençait à redouter le retour d'Yvan. Mais on ne l'avait jamais revu. Ava s'était mise à faire de la politique et fréquentait un ouvrier de Flins connu dans une manif.

Alors tout s'était gâté. Ils lui reprochaient ses conseils à la petite, ses projets de propriété, ses voyages d'été et d'hiver. Enfin, ils avaient émigré.

Le père tenait son fils assis sur le papier de son sandwich, un rêve moribond au fond des yeux.

On cogna au carreau avec un objet métallique. Le contrôleur tira la porte d'une secousse et porta les doigts à sa casquette. Elle ouvrit son sac et prit son porte-monnaie. Le ticket n'y était plus. Elle tâta ses poches sans conviction et regarda l'employé comme s'il pouvait lui donner la clef de l'énigme. Il était jeune, une touffe de cheveux dépassant dans le cou, avec une paire de moustaches qui auraient pu être fausses.

Il lui rendit son regard sans aménité.

Ginette se serait lancée dans un numéro de charme qui aurait transformé ce face à face en échange exceptionnel.

Le silence s'épaississait avec les secondes — situation absurde que seule une fuite dans le couloir, avec bousculade et bagarre aurait fait basculer dans quelque chose qui ait un nom.

« Eh bien, je ne l'ai pas », dit-elle avec un calme exagéré, sentant le rouge lui monter aux joues. L'homme et la femme la regardaient en dessous. Le petit garçon était fasciné par les lettres d'or sur la casquette du contrôleur. Sa sœur s'était endormie, son petit corps boudiné dans sa robe à ruches glissant de la banquette, ses jambes, avec leurs souliers à brides, mortes comme celles d'une poupée. « Que voulez-vous que j'y fasse ? » Les premières larmes faisaient trembler sa voix. La même bouffée moite, poisseuse, que quand, trente ans avant, cet homme lui avait caressé le bras, dans le métro.

L'homme se leva, redonna l'enfant à la femme, ouvrit brusquement la fenêtre et jeta le papier.

Et c'était comme s'il lui arrachait son journal, son sac, sa jupe...

Le contrôleur, très calme, toucha derechef sa visière et sortit son carnet de contraventions. Elle lui jeta dans la main deux billets chiffonnés, et prit à leur place le reçu qu'elle ne regarda pas.

« C'est toujours pareil, pensa-t-elle, tous des imbéciles ». Elle se rencogna contre la vitre du couloir, lèvres serrées sur le tremblement qui la gagnait, regard fixe et buté, avec cet air de célibataire habituée aux coups durs et à les encaisser sans l'aide de quiconque.

La petite fille grognait en dormant. Le garçon dévorait des yeux cette voleuse à cheveux gris. Le compartiment, le train entier,

étaient silencieux comme une tombe. Sa revue lui glissa des genoux sans qu'elle osât la ramasser. On avait quitté le fleuve. Le soleil écrasait les champs. Elle se mit à guetter dans une sorte d'hébétude les premières mesures de la décélération.

## CATASTROPHE DU PARIS-MELUN

Dans l'entrelacs des débris et des corps où des restes de vie palpitent, faisant tressauter une main, un genou au-dessus des décombres, et c'est parfois l'épaule, dans la déchirure d'une chemise, d'un corsage qui réussit à soulever un dixième de seconde l'amoncellement, j'entends le cri de mon amour broyé, écartelé par quelle conjonction de ferrailles concassées et de bouts de banquettes s'échardant dans les chairs.

Il crie et je me soufle : « Tu ne peux plus rien pour lui. »

J'ai appelé le meilleur chirurgien de la ville. Quand j'ai appris qu'il opérerait au Mont de Grâce comme au Val de Pitié, ça m'a paru de bon augure.

La brigade des Sapeurs de l'Espérance a réussi au bout de plusieurs jours — des mois peut-être — à rejeter à la pelle, à la main, et pour finir à extraire avec de fines pinces les bouts de métal, de bois, les boulons aplatis et membres et portions de membres qui obstruaient l'étroit orifice où respirait mon amour.

Et je l'ai enfin aperçu. Dans un tel état de mutilation et d'ensanglantement que je n'ai plus envisagé qu'un seul remède : provoquer les déraillements et tamponnages de tous les trains où je serais ou ne serais pas pour abolir le cauchemar.

J'ai demandé au chirurgien de l'opérer. Il lui a injecté la plus forte dose de calmant possible, mais mon amour hurlait toujours. « Il faut faire diversion » criait l'assistant... « Lui changer les idées » soufflait l'anesthésiste.

Et quand mon amour, las de gémir et de se tordre eut l'air endormi, ils ouvrirent son thorax défoncé pour examiner l'état de ses organes. Puis ils l'amputèrent de deux doigts pour qu'il cesse

d'écrire, d'une jambe pour qu'il ne batte plus la campagne.

Et pour que son esprit ne la courût pas non plus, on lui fit une lobotomie, ce qui fut facile car son crâne avait éclaté et on voyait battre sa cervelle au fond d'un trou rosâtre aux bords déchiquetés. L'assistant me chuchotait : « Ne vous inquiétez pas, il se sentira plus léger. Il sera, si j'ose dire, plus maniable. Et vous souffrirez moins. »

Ils lui ôtèrent ainsi organes, articulations et membres.

Sur le visage tordu de mon amour, couvert de bleus et d'écorchures, il y avait une sorte de sourire.

Je ne sais où ils s'arrêtèrent, car épuisée d'attente et de larmes, j'avais fini par m'assoupir et rêver d'un nouvel amour.

## SANGLIER DANS UN TRAIN CORAIL

On était d'abord perdu dans ce hall gigantesque à la mesure des machines qui l'emplissaient. On essayait de retenir l'agencement des pistons qui actionnaient des roues deux fois hautes comme vous ou telle harmonie de couleurs au ventre des locomotives. Mais tout était si parfait, si merveilleusement assorti qu'à aller d'une pièce de collection à une autre, on ne faisait que superposer des stupeurs.

Ce n'est qu'en arrivant devant des wagons aussi prestigieux que ceux de l'Étoile du Nord, du Transeurop Express ou de la Golden Arrow où, grâce à un petit escalier de bois, on pouvait se hisser à la hauteur nécessaire pour que le regard plonge à l'intérieur, qu'on se sentait soulagé.

Le capitonnage en velours rose uni ou d'Utrecht à ramages vous faisait un effet sensuel. Comme si tout le corps ressentait son imprégnation, son confort : tout debout qu'on était, on s'installait quiètement contre les accoudoirs, ou dans un renforcement près de la vitre, à étendre ses jambes et se laisser flotter au défilement du paysage et de noms de gares inconnus.

Par leur décoration et l'épaisseur du rembourrage où devait s'étouffer tout cri, toute parole vive, ces compartiments semblaient faits pour l'amour. On y imaginait des rencontres de dames gantées et chapeautées avec de beaux gandins qui leur faisaient miroiter des passions à vie, hors de la grisaille et du drame quotidiens, en ces quelques jours de glissade à travers l'espace. Et il fallait sans doute à ces messieurs beaucoup d'éloquence, de savoir-faire et d'impatiente patience pour arriver à leurs fins.

Dans les wagons-restaurants, il y avait des bougies d'époque ou des lampes à huile végétale. Parfois des maquettes d'express de couleurs vives et de lignes élégantes qui devaient inspirer aux dîneurs l'envie d'autres voyages, plus lointains encore. Et l'on avait

la vision d'un homme à nœud papillon et d'une femme poudrée qui avaient l'air de s'écouter, mains jointes sous le menton, yeux dans les yeux, béats, trouvant tout naturel que les ouvriers d'une compagnie de chemin de fer consacrent leur vie à cette perfection de leur tête à tête.

Il y avait aussi des salons de dégustation où l'on ne faisait que fumer et boire, tout en marqueterie, avec miroirs à moulures et reproductions de maîtres-musées roulants où l'on s'attardait, silencieux, à regarder le paysage ou l'apparition des voyageurs dans la fumée bleuâtre des cigares. Des mois, voire des années de conception, construction, décoration muaient ces passages fugaces en autant de monuments. Et c'est ce que devaient sentir aujourd'hui les visiteurs comme elle, et qui les pétrifiait, rivés à leurs rêves et leur émerveillement, devant ces wagons vides et définitivement à quai.

Le train de retour était un train corail. Quelques heures de Nancy à Paris : le temps de lire un magazine, d'achever l'essai de Pontalis, de manger une pomme et de boire une bouteille d'eau, et c'était la fin d'un périple débuté le matin par le car puis la micheline.

Elle chercha les signaux lumineux indiquant les possibilités de restauration. En vain. Il fallait ici, trébuchant dans le brinqueballement des tôles, passer d'une voiture à l'autre jusqu'à se cogner soit à l'unique WC vide soit à l'improbable bar.

Elle traversa trois wagons de première où des gens assoupis sur de confortables banquettes roses accentuaient l'impression de vide. Rien. Elle fit le chemin en sens inverse : voitures de seconde pleines à craquer, curieux wagon à l'ancienne, quelques premières moins vides qu'à l'autre bout ; enfin après avoir laissé retomber mille et une portes comme autant de guillotines elle aperçut le bar. Exigu, avec deux serveurs qui ne parlaient pas français et semblaient très affairés. Elle dut répéter sa commande d'un café. À côté d'elle, la touchant presque, un grand et gros homme à moustaches qui en demanda un aussi. On finit par leur servir deux grands verres en carton traversés d'une paille sur leur hauteur. À leur « combien ? » réitéré, les serveurs qui se parlaient violemment en allemand,

excédés qu'ils semblaient d'avoir à s'occuper des consommations alors qu'ils venaient de desservir les déjeuners, mirent longtemps à répondre. Quand ils le firent, ce fut pour elle incompréhensible. D'une imprimante occupant la moitié du bar sortit un long ticket qu'on lui présenta sans un mot. Son voisin lui traduisit le prix puis lui expliqua comment boire le plus agréablement possible ce qui n'avait rien à voir avec un express : ajouter à ce liquide insipide un peu de la crème servie en petit pot, et beaucoup de sucre. Ce qu'elle fit.

Comme les serveurs les bousculaient, elle se dirigea vers le restaurant, déserté à cette heure. Sur la table la plus proche, le personnel avait étalé quelques accessoires du métier ; elle poussa le tout et s'installa près de la fenêtre. L'homme en s'excusant s'assit à côté d'elle.

Ils tombèrent d'accord sur l'inconvénient qu'il y avait à ne pas pouvoir se faire comprendre au bar d'un train qu'on eût cru français. Il fallait, lui dit-il, apprendre l'allemand. Tandis qu'il lui exposait les moyens d'en restreindre les indéniables difficultés, elle regardait frémir les poils clairsemés de sa moustache entre lesquels on distinguait les pores dilatés de la peau. Il avait une voix lente, distinguée, un langage précis et châtié. Derrière la douceur, on sentait le besoin de persuader, voire d'imposer. Et elle ne fut qu'à demi-surprise quand il lui dit qu'il était militaire.

En garnison à Strasbourg et désireux de voir l'Europe se faire, mais condamnant les étrangers, en particulier les Américains, qui ne faisaient pas l'effort de parler la langue du pays d'accueil.

Ce qu'il disait n'était pas neuf, n'ouvrait pas vraiment de perspectives, mais dans ce roulement confortable à travers champs où s'aplatissaient les dernières collines, et la sérénité qui suit les séjours à la neige, il la confortait dans un certain nombre d'opinions : sur l'Europe, les USA, le service public où elle parvint à lui dire qu'elle travaillait aussi.

Ils étaient là, attablés comme des amis de toujours, un couple peut-être, bien qu'il fût beaucoup plus jeune et déjà marié, ce qu'il lui fit savoir à la première occasion.

Dans un autre contexte, son soliloque sur les lampes à pétrole

à commander à l'Intendance de la caserne, ou son refus de remplir certains formulaires lui eût semblé fastidieux. Envoûtée par le mouvement du train, la blancheur de la nappe que le serveur s'était décidé à débarrasser, elle eut une vision de lampes à huile végétale, de wagons miniatures et de boiseries sculptées à laquelle l'arracha son compagnon soudain dressé à la pensée de l'arrivée proche.

C'est en somnambule qu'elle franchit toutes les portes qu'il lui tenait, avant d'échouer à sa place, en contresens de la marche, aux côtés d'une inconnue avec laquelle elle n'avait pas échangé un mot, tandis qu'il poursuivait sa course, sanglier redevenu sauvage, plus farouche encore d'avoir paru quelques instants s'être laissé apprivoiser.

## LA JOURNÉE DE JACQUES

Le matin gris donnait envie de rester couchée. Au mieux laisser ses membres coi et voir au bout des doigts un dessin se faire.

Mais le soleil parut. Je trouvai la force de gonfler les pneus, d'installer la sacoche, d'y mettre le crayon, le carnet de croquis, l'imperméable et la trousse à réparer. En pinçant le bas de mon pantalon, je sentis les dernières réticences s'évanouir ; restait à mettre les lunettes fumées et à sauter sur la machine comme sur un cheval au trot.

Au bout de la trouée bleue de la peupleraie, il y aurait cette petite montée, le virage à angle droit où j'avais failli rentrer dans un camion, encore une grimpe puis la glissade jusqu'au stop au pied de la fameuse côte. C'est à cette côte que je pensais en pédalant ; la dernière fois, j'y avais mis le pied à terre.

Des paquets de cyclistes en maillot homologué me croisaient presque continûment. Certains m'adressaient des signes d'encouragement. L'un me lança : « Du nerf ! ».

J'aimais ces saluts d'inconnus sur les routes vierges. J'aimais la solitude et la communauté de ces essoufflements pour rien. Pour la route, pour l'effort et le plaisir. Pour le corps. J'aimais que les corps se croisent, se plaisent, se taisent, tout à leur jubilation laborieuse. J'étais sur le grand développement. Mon développement favori. Appuyer double n'était rien en regard de cette dévoration de l'espace.

Les bottes de sept lieues, la remontée en douceur de tous les abonnés du petit pignon, et soudain, cette giclée de lilas, de pommiers en fleurs, de genêts sur l'herbe cendreuse et tout ce ciel pali de lumière.

J'étais au bas de la côte. J'essayai de calculer mes forces. D'en

faire une provision qui puisse durer quelques minutes, le temps de grimper quelques dizaines de mètres. Aussi de préparer le geste décisif du passage de vitesse.

Celui-ci fut trop précoce. J'étais déjà à petite allure au début de la pente avec l'impression de pédaler dans le vide. Peu à peu elle me prit sans que rien n'en paraisse au regard : léger bombement en ligne de fuite jusqu'à ce trou de ciel très loin. Des coureurs me doublerent, le derrière dansant dans le vide. Je les perdus aussitôt de vue, rivée aux mètres immédiats de la benoîte asphaltée où je ne reconnaissais rien de cette perspective impressionnante depuis la descente tout à l'heure. Mais quelle traction dans les mollets et les cuisses ! A la limite du possible. Tout en montant, je ressaisais cette question : où s'arrêterait le possible ? On croyait en atteindre le fond, et on était déjà plus avant. Prêt à miser encore sur quelques années, d'autres amours, quelques projets, quelques espoirs, quelques kilogrammes forcés de plus.

Je m'appliquais à souffler fortement. Mon cœur n'avait pas l'air de souffrir. Un jour je tomberais de vélo et il y aurait soudain du monde attroué sur cette route déserte. Cette image ne me faisait pas peur. Elle était fatalement au bout de toutes ces menues luttes, de tous ces obstinés recommencements. Ma vie était déjà derrière. Comme la côte.

Je vis quelqu'un se détacher du talus. Un homme mince à cheveux longs, le visage indistinct à contre-jour, qui me regardait venir. Mais j'étais déjà happée par la descente, frustrée d'un à-plat qui m'eût permis de reprendre progressivement souffle. Ce moins après ce trop faisait un effet étrange.

Je m'arrêtai devant chez Jacques où nous avions rendez-vous. Sa femme était là. En robe de chambre sur le pas de la porte. A ce moment du jour où chez moi j'ai tant de mal à me rassembler pour me résoudre à vivre. Épanouie sur fond de giroflées et d'enfants à tricyles.

Nous sommes gaies de deux côtés de la grille. Pas pour les mêmes raisons. Son mari est justement parti à bicyclette au devant de nous. Elle se prépare à ce dimanche d'été sillonné de voitures et de vélos, entre ses enfants et ses copies. Avec un peu de jardinage

aussi et de rêve autour des fonds brumeux de la rivière.

Les autres m'ont rejointe. Sans Jacques.

Nous sommes entrés un instant et projetons des parties de tennis à quatre sur les terrains des environs. Je me sens bien. Je peux jouer au tennis, faire du vélo. Courir. Nager. Mon corps fonctionne. Que désirer de plus ?

Nous sommes repartis.

Une silhouette bleue et verte déclenche en moi un signal. Puis c'est le hâle du visage, le crâne dégarni et la barbe au vent. J'agite la main. Lui aussi a du mal à me reconnaître, avec mes cuisses nues et ma chemise rayée.

Je prends sa tête à pleines mains et l'embrasse. Nous nous disons publiquement notre affection. Son amour déborde du regard, brillant, amusé, et de la bouche, déjà dans mes cheveux et balbutiant quelque chose. Le voilà reparti.

Dans la forêt de Moissons, une piste de trois kilomètres nous coupe du va et vient de ce dimanche : autos pleines, jeux de balles, pliants, œufs durs, et cris d'enfants. Les bouleaux viennent de déplier leurs feuilles. Ce vert est si intense, tout d'élan et de pueur, que ma joie saute encore un cran.

Au bord du lac artificiel où nous nous reposons, je fais quelques croquis de corps à l'abandon, rêvant de quelle crique méditerranéenne ? On s'y croirait. Coteau presque montagneux au lointain, ampleur de la lagune, d'un acier mat entre les sables surchauffés. Palpitation de voiles croisées et recroisées se penchant sur l'eau jusqu'à s'abattre, se relevant d'un sursaut pour reprendre leur vacillation irrégulière — autant de danseurs répétant un nouveau pas, agrippés à la barre, sans se prêter attention, dans un foisonnement d'efforts muets.

Mes amis fuient la foule de toutes leurs roues. Je m'y attarde avec tendresse. Derrière leur voile, tous ces faux vacanciers oublient le bureau ou l'usine.

Et voilà que dans un coin du lac, je reconnais une fleur noire : la voile de Jacques. Est-il ici par hasard ? Oui et non. Je crie et m'arrête, descendue de ma selle.

Sa barbe surgit des eaux, son torse mince, son short de jean ef-

filoché. Puis je le vois manœuvrer son jouet sur l'eau étincelante.

Un coup de gouvernail. Il est là qui me tend les bras sur la rive. Pendant une demi-heure, donnant des coups de barre comme un poisson des coups de queue, je manœuvre à mon tour sur l'infini du lac, dans la douce caresse de l'eau contre le caoutchouc et le claquement de la voile noire passant et repassant à ras de ma tête.

Aux moments périlleux, je saisis de ma main libre le bras de Jacques. Mes doigts se rivent à ses muscles comme à ma guérison.

## LA TOURNÉE

Quand on disait « tournée », des images vous passaient dans la tête : robes en lamé, neuve beauté, chambres dans les palaces, applaudissements.

Ça ne s'était pas passé tout à fait comme ça.

I - Elle avait fini par mettre à la corbeille sa robe rose déchirée en plusieurs endroits.

II - Il y avait bien eu les palaces, leurs suites et leurs salles de bain en faux marbre, mais dans le dernier, l'eau qui sortait des robinets était pleine de rouille — impossible de prendre une douche ni même de se laver le visage avec cette eau couleur de boue — et malgré les trois fiches qu'elle avait dû remplir la veille pour être réveillée à huit heures, on était venu frapper à sa porte à six, alors qu'épuisée par la représentation elle était en plein sommeil. Quant aux applaudissements, ils avaient étrangement manqué.

Dans la première ville, les organisateurs avaient négligé la publicité et, en dehors du factotum du Centre Culturel, de la concierge et du balayeur auxiliaire, il n'y eut pas de spectateurs.

Dans la deuxième, au dernier moment on avait changé le lieu du spectacle, le théâtre municipal ayant été réquisitionné d'office pour un séminaire de spécialistes en matières plastiques. L'adresse du nouveau lieu ayant été mal dactylographiée par la femme de ménage qui, à l'occasion, servait de secrétaire, ils s'étaient retrouvés, Paul et elle, sous la pluie avec leurs malles et leurs amplis, tandis que des taxis déversaient des couples endimanchés ou des hommes d'affaires venus écouter la conférence sur les polystyrènes compensés et les vinyles sulfurisés.

Lors de la troisième étape, le plateau s'écroula à la répétition.

La salle, classée par les Beaux Arts, avec son plafond baroque et ses murs peints à fresque, n'avait jamais reçu la visite de Commissaires à 1a Sécurité : depuis longtemps, on n'y donnait plus de représentations.

Un touriste leur demanda si le troisième petit nuage, dans la coupole, qui lui rappelait un certain plafond de Venise, n'avait pas été peint par un disciple de Tiepolo. Comme elle s'extirpait à grand-peine des décombres sans pouvoir bouger le cou, elle ne put lui répondre. Il les injuria dans sa langue et leur tourna le dos.

Dans les semaines qui suivirent, elle ne put plus enfiler sa robe à cause de sa minerve et se contenta d'une tenue de ville. Paul, le bras en écharpe, apprit à ne jouer que d'une main.

Dans la quatrième ville, tout s'annonçait bien.

Les trois coups avaient été donnés, la salle était pleine, les journalistes au premier rang.

Elle avait fait le vide en elle, regardé brièvement Paul qui s'apprêtait à attaquer l'ouverture, quand un tumulte avait mis fin au bruissement d'une salle impatiente : sièges claqués, exclamations furieuses ou inquiètes. De la fumée sortait d'entre les fauteuils au fond, et les rangées de spectateurs se dressèrent les unes après les autres pour se précipiter vers les sorties dans une clameur confuse dominée par quelques cris pointus de femmes au bord de la syncope.

Le journaliste d'une feuille de chou, venu d'une province lointaine, fit une photo avant de s'enfuir, histoire de ne pas s'être déplacé pour rien.

Elle lui fut achetée par le Bulletin Paroissial qui reprocha aux artistes, le feu s'étant arrêté de lui-même, d'être des fainéants et de s'en être tirés à bon compte puisqu'on les avait payés d'avance.

Dans la cinquième, la Commission de Censure qui avait examiné leur répertoire leur fit savoir par téléphone, deux heures avant le récital, que leurs textes n'étaient pas conformes aux règles de la Charte Morale en vigueur, et qu'à moins de la suppression du tiers des morceaux et de l'édulcoration des deux tiers restants, il ne leur était pas possible de jouer.

Par une fidélité à leurs principes qu'il se refusaient encore à

réexaminer, ils renoncèrent.

La sixième avait pavoisé et les trottoirs débordaient d'une foule enthousiaste. Ils en eurent une grande joie.

Jusqu'à ce qu'on leur apprit qu'on attendait la venue d'un Président étranger, que des tracts et des drapeaux avaient été distribués par camions militaires pour que tout se passe convenablement, depuis le défilé jusqu'au discours sur la Place Aux Armes.

Par mesure de prudence, on avait établi des barrages de police dans les quartiers les moins sûrs — en particulier celui des Chômeurs qui, las d'attendre des secours, occupaient en communauté des logements en ruines et vivaient de mendicité et menues reventes. Étaient interdits de passage tous ceux qui ne pouvaient montrer leurs bulletins de salaire des six derniers mois. A la Maison des Jeunes où devait se donner la représentation, les jeunes ne parvinrent donc pas. Ni même leurs aînés en règle qui, bloqués par d'interminables contrôles et voyant qu'ils n'arriveraient pas à l'heure, rentraient en hâte chez eux pour voir le nouveau Show Publicitaire qu'ils avaient sacrifié à regret à une soirée incertaine.

Quant à la septième ville, comme on venait d'y arrêter les meneurs d'une ligue antigouvernementale et que leur exécution publique avait lieu le lendemain matin, la population se coucha comme les poules pour y assister. Un délégué du Syndicat des Spectateurs vint les en informer, cinq minutes avant le lever du rideau, mettant aux mains de l'actrice après lui avoir donné l'accolade, un énorme bouquet tricolore.

## L'AUTOSTOPPEUR OU LE MUR

L'autoroute depuis la veille

Facilité. Facilité totale. Un large boulevard où on aurait pu se laisser porter des journées entières en ne tenant le volant que de deux doigts et en laissant le pied sur la pédale.

Seuls les yeux se fatiguaient. Le soir, ils n'arrivaient plus à s'accorder avec les verres et on avait l'impression de loucher. Dix heures. La neige de Mâcon a disparu loin derrière, avec l'affairement joyeux des commerçants balayant le pas de leurs portes. Le ciel est gris doré et ce qu'on voit de la campagne timidement ocre et vert.

Près des pompes à essence quelqu'un agite la main. Elle a envie de filer jusqu'à la station suivante mais s'arrête cependant. Il hésite un moment avant de se précipiter à la portière avec deux grands sacs de toile qu'elle l'aide à placer derrière. Elle dit « Melun, juste avant Paris » devinant à son air qu'il n'est pas Français et en éprouvant de l'accablement.

Finie la perspective d'une diversion. La monotonie du macadam continuerait de régner, ayant raison des images de la montagne que malgré son effroi elle avait traversée et qui étaient venues recouvrir à point nommé l'amertume de cette représentation ratée dans un centre de vacances.

Savait-il au moins l'anglais qu'elle déformait horriblement et dont elle avait oublié dans son passé scolaire les principes de syntaxe ?

Que d'amitiés et d'amours furtives nouées ainsi grâce à cette langue : avec ce photographe frappé par la grâce de son premier dessin, l'émeraude d'un fjord entre les maisons sur pilotis lie de vin. Ou à Leningrad, lors d'une réception offerte par les Komso-

mols, avec cet étudiant la pressant dans des slows langoureux et dont, malgré l'envoi de lettres multiples, elle n'avait plus eu de nouvelles.

Il avait rabattu les bras en croix sur ses épaules dans un geste de fermeture, et il marmonna : RDA. Puis avec le mime manuel d'une course précipitée, RFA. Enfin il cria presque : mère kaput, en coupant l'air d'une horizontale à hauteur de la boîte à gants.

Puis avec la même brutalité, il traça deux verticales, de haut en bas puis de bas en haut en balbutiant : « France, deux jours ». Avait-elle bien déchiffré ? Il avait en deux jours traversé et retraversé la France pour aller à l'enterrement d'une mère qu'il avait à peine connue ?

Un fugitif. Délinquant politique. Franchissant la frontière interdite pour le seul devoir filial. D'un mouvement de la tête vers l'arrière suivi d'un bref geste de doigts croisés et décroisés, il signifia qu'il n'avait plus rien d'autre que ces sacs. Une fois qu'on était passé, avec quels risques, on ne repassait plus.

Elle s'habitua à son profil en lame de couteau, à ses joues mal rasées. Le vieil attrait pour les vagabonds, les parias déserteurs, les taulards — escamoté peut-être toutes ces années par sa propre dérive artistique.

Dans un café de banlieue proche de son premier poste, elle avait connu un jeune voleur qui avait continué de lui faire signe à chaque sortie de prison et un jour lui avait donné rendez-vous près du petit atelier où il avait trouvé de l'embauche, lui faisant autour de demis qu'il avait tenus à payer, le récit de hold-up rocambolesques.

Quelques années plus tard, dans un bal de campagne, elle s'était jetée au cou d'un adolescent maigrichon. Un emprisonnement pour viol avait mis fin à leur liaison. Dans leur correspondance, elle s'était proposée de corriger ses fautes d'orthographe.

Elle s'arrêta pour prendre un café. Il voulut l'attendre dans la voiture mais elle le força à le suivre et à commander un sandwich. Pouvait-il savoir qu'elle lui était redevable ? Ce retour s'annonçait d'une platitude égale à celle du ruban d'asphalte où, lestée à présent d'une nouvelle histoire, il lui semblait progresser par bonds d'oiseau.

Elle n'avait rien à lui dire de sa vie, rien qui pût se prêter au mime de la tête ou des mains.

Rien de dramatique depuis cinq ans : ni mort comme il y en avait vingt, ni menace de mort comme il y en avait dix, ni maladie grave comme il y en avait six.

Elle avait un amant stable. Un emploi sûr et bien rémunéré. Une voiture en bon état : comme pour le lui prouver, elle venait, cédant au chantage des pompistes, de faire changer un pneu le temps de manger leurs sandwiches.

Comme quelque chose en elle ajoutait : "et je suis en excellente santé", il releva son pull, découvrant son torse maigre ou suintait une grande balafre

« Le mur » dit-il simplement.

## LES MILITANTS OU FRUSTRATION

Ça s'annonçait comme un jour faste.

Il y aurait d'abord cette radio libre qu'elle connaissait pour y avoir parlé des heures durant, entourées d'hommes jeunes qui par leurs questions passionnées transformaient son interview en fable sociale et recherchaient les disques en harmonie avec ses sketches.

De cette grande table encombrée de micros naissait la quintessence de conversations tant de fois espérées, provoquées, amorcées, avortées. On quittait cette radio content de soi et des autres.

Un animateur l'avait un jour accompagnée au métro et lui avait avoué, rougissant dans sa blondeur, qu'à plus de soixante dix ans, May Zetterling l'avait ému sexuellement.

L'après-midi ce serait ce débat à la Librairie autour de leurs écrits. Un même bain donc au long du jour.

Le matin même l'angoisse la prit. Douleurs aiguës un peu partout. Aux épaules, dans le dos, la gorge.

Le nom de la rue où elle avait rendez-vous ne figurait pas sur son guide parisien. Peut-être y avait-il un prénom avant ? Elle en essaya plusieurs, mais aucune combinaison ne marcha. Après s'être levée une heure en avance, elle finirait par être en retard.

Coup de fil en catastrophe à la radio dont par miracle elle retrouve le numéro dans l'un des vieux agendas qui encombrant son bureau. L'interlocuteur est aimable. La rue existe. On l'attend. On lui indique même la station de métro. Tout va finir par s'arranger et, comme prévu la journée sera bonne.

Le roucoulement des pigeons de l'autre côté du mur, le calme de la petite rue où l'on marche au milieu de la chaussée, l'égrènement vibrant des heures au clocher de la clinique, tout cela balaye l'effort

du lever, des gestes las de la toilette et de l'habillage.

La sortie du métro est au pied du funiculaire. Il n'y a pas à grimper : la rue est juste sous l'escalier. A cette heure, le quartier est désert. Ce petit café, en haut de la rue doit être celui du rendez-vous. Elle n'en voit pas d'autre. Une voiture s'arrête. L'homme tourne son volant avec effort pour se garer. Il la regarde. Brun, frisé, la face large. C'est lui. Elle est debout sur le trottoir à lui sourire, et finit par lui faire un signe de tête qui paraît le surprendre.

L'angoisse ressurgit. Impossible de savoir si ses traits sont ceux de l'homme qu'elle attend, les reflets du pare-brise accentuant la brouillure de la mémoire. Que faire ? Rester dans la rue à avoir l'air de provoquer un probable inconnu, ou entrer dans le café au risque de planter là, perplexe, celui qui viendrait vers elle la main tendue ? Elle a poussé la porte avec une telle brutalité que les conversations s'arrêtent.

— Vous êtes bien l'Enfant de Montmartre ?

— Oui, c'est ici.

Les gens se sont remis à discuter dans la minuscule arrière-salle. Une histoire d'héritage. D'appartement à expertiser. La même clientèle que dans ces cafés de la Bastille où elle attendait l'heure de sa représentation et au grand effroi des consommateurs, troquait ses lunettes pour les verres de contact.

Elle feuilleta le livre dont elle aurait à parler en public tout à l'heure, puis celui de Marc qu'elle avait annoté. Elle se sentait bien. Prête. Comme avant de jouer. Le vide avant le plein sur fond de conversations quotidiennes. Si prête et apaisée qu'elle ne le vit pas entrer.

Un jeune homme en blouson de cuir. Cheveux mi-longs, svelte et, de petite taille. Sans rapport avec l'image qu'elle en avait gardée. Il lui tendit la main. Dans la clarté pâle de ce matin d'hiver, elle sentit son propre visage chiffonné, sa robe défraîchie.

Il s'excusa de son retard. Une histoire de maison de campagne que son père lui avait donnée et qu'il était en train d'emménager. « Tu te rends compte, il n'y avait même pas de chiottes... »

Il arrivait directement de l'île, et il y repartait ce soir. Le cœur serré, elle songea qu'elle lui avait réservé tout son temps.

Ils échangèrent quelques mots sur leurs livres, payèrent et sortirent. Il avait reçu juste avant de partir un coup de téléphone : l'émetteur avait été volé dans la nuit, il y avait peu de chances que la radio ait lieu. Ses explications lui parurent embrouillées et elle s'étonna qu'à elle on n'ait rien dit. La porte était bien close avec un mot d'explication.

Ils descendirent les flancs de la Butte. L'éventaire des marchands d'étoffes et de « Tout à 100 F » débordait des trottoirs, et au milieu de ce mouvement et de ces couleurs leur parole retrouva de la facilité.

Quand il entra acheter du tabac, elle songea à la façon dont tous ces fumeurs la plantaient là, sur le trottoir pour aller vers leurs nécessités — cette oisiveté forcée, publique, de quelques secondes lui pesant plus que certains jours d'attente.

Ils étaient à présent dans un grand café à recoins et à glaces. La conversation devint confidence ; il y a quelques années, lui et ses copains avaient décidé de porter des caleçons très serrés pour éviter à leurs compagnes la contraception. L'échauffement tuait disaient-on, les spermatozoïdes. Pour finir il s'était fait stériliser, et c'est autour de cette décision cruelle que s'était nouée leur correspondance.

Elle se laissait porter par sa voix, si effarée de ces révélations qu'elles lui semblaient venir d'ailleurs, à peine d'un homme. Il gardait au coin de la bouche un peu de la salive séchée d'une nuit trop courte. Comment la voyait-il ? Attirante ? Usée ? Leurs mots brassaient du désir, le balayant un instant pour mieux le faire refleurir en gerbes que leurs regards s'offraient. Il était près de midi. On pouvait déjeuner chez elle, ou près d'ici. Il l'avait remerciée d'un mot, prétextant une réunion urgente. C'était comme si elle se fût dénudée pendant toutes ces heures, sans méfiance, et que soudain il la mit à la porte.

Une heure coula encore sans qu'il songeât à se lever. Il lui parlait de sa maison, des sessions d'été qu'il y organisait avec des enfants dits difficiles, de leur apprentissage de la voile, de leurs discussions du soir. Aussi de la visite de leur ami commun Jean, toujours sous le coup d'un procès. De leur projet de tournées en France avec leurs livres.

Elle avait suivi l'affaire dans les journaux, et rencontré ce militant au même colloque que Marc. D'après celui-ci, ils allaient être fixés sous peu. Jusque là la tournée restait problématique : pour Jean, le pire était à redouter car il ne supporterait plus d'être enfermé.

Elle se rappela son livre, et tout à la fin ses poèmes de prison qui l'avaient fait pleurer.

L'autre m'a raconté  
qu'une mouche était entrée.  
et qu'il l'avait apprivoisée  
à coups de brins de sucre,  
de miettes de pain et de gouttes d'eau ;  
et puis qu'elle était repartie la salope  
et c'est mieux  
ainsi ;

Le chariot qui arrive avec la bouffe  
et quand j'ai encore besoin de bruit  
j'ouvre le robinet  
j'ouvre le robinet  
d'où s'écoule cette eau  
qui vient s'écraser  
dans la cuvette terne.

C'est elle qui lui rappela qu'il devait la quitter.

Elle déjeuna dans le premier restaurant venu. Le serveur lui parut mielleux et un brin ironique. Le couscous fade, délavé. Elle déambula sans but dans cette rue si joyeuse tout à l'heure où elle n'avait pu s'empêcher de parler de son envie de filmer.

Au marchand d'étoffes, elle acheta deux mètres d'une très belle soie verte d'où son corps jaillirait comme une fleur. Au marchand de chaussures elle choisit une paire de hauts talons et les bas les plus fins. Ne voyant pas de parfumeur et n'ayant plus le temps ni la force d'en chercher, elle entra chez le pharmacien pour du rouge à lèvres. Il n'en vendait plus que d'une sorte : vif et acide.

Ce rouge suffirait-il à éclairer son visage que dans quelques

instants, comme à ceux venus les écouter, elle devrait lui offrir, et que rendraient à son ancienne austérité, le délai du port des lentilles expirant, ses grosses lunettes d'écaille ?

## VOLLEY BOBO MASO

Il était presque huit heures. Ils commençaient à arriver.

L'un se tenait la hanche. L'autre traînait la jambe. Un autre embéquillé se fauflait à cloche-pied entre les chaises. Leurs traits étaient tirés mais ils avaient l'air contents

A peine assis ils entamaient leur histoire : « C'est ma tendinite qui me reprend ; j'ai eu une première attaque il y a quatre ans. Interdiction de rejouer pendant deux mois, mais les entraînements recommençaient : pas question de manquer. Un peu plus tard le toubib m'a dit que c'était définitivement déchiré et que je risquais de porter la jambe repliée le restant de mes jours. Tant pis, je m'inscrirai dans un club de handicapés. On fait maintenant de jolis fauteuils automatiques dirigeables à la voix et qui laissent les mains totalement libres. Finie l'attaque. Je me reconvertirai en passeur. »

Une jeune femme dont le genou s'était démis pour la nième fois faisait grand tapage pour trouver un médecin ou tout au moins un kiné qui veuille bien la « skrapper ». Elle s'assit à ma table.

— Je voudrais bien continuer le stage.

Moi : « Mais skrapper qu'est-ce que c'est ? »

— C'est tordre le membre dans le sens inverse où il a été foulé en le maintenant avec une bande élastique très serrée, y compris la nuit.

— Vous l'avez déjà fait ?

— Oui, au dernier stage. A chaque fois l'entorse se déclenche et pour pouvoir tenir, je dois procéder au rafistolage. L'ennui c'est que ça se dégrade un peu plus et que le ligament endommagé finira par se rompre.

— Et si un jour vous ne pouvez plus jouer du tout ?

— Oh j'ai encore quelques années devant moi. De toutes façons

j'arrête à trente cinq ans.

— Tiens, pourquoi ?

— A trente-cinq ans une femme est finie. Alors une championne... Autant prendre sa retraite !

Je songeais à mes soixante ans bien sonnés, à mes rides, à mes cheveux blancs, qui ne m'empêchaient pas d'aller m'asseoir, à la réprobation générale, auprès des plus jeunes et de discuter interminablement avec eux.

Un homme arrivait lentement, l'échine courbée, l'air douloureux. Je lui demandai ce qu'il avait.

« Fracture de l'omoplate » me répondit-il avec un brin d'agressivité.

— Vous en êtes sûr ?

— Oui, je sors de la radio. C'est même une double fracture et il s'en est fallu de peu qu'elle ne soit ouverte.

— Alors vous faites vos valises ?

— Non, j'essaierai d'attaquer de l'autre bras.

— Vous ne craignez pas les secousses dans l'épaule malade ?

— Si, mais si on s'arrête à la douleur, on n'arrive à rien.

— Mais il ne vous est jamais venu à l'esprit qu'on pouvait faire du sport pour la joie du jeu, pas forcément pour avoir mal ? L'effort, d'accord, mais la souffrance ?

— L'effort sur la souffrance, c'est supérieur déclara-t-il en plissant les yeux et claquant du bec sous l'effet d'un élan.

— J'estime que ceux qui ne se cassent, déchirent, étirent, foulent rien en huit jours de stage, ne travaillent pas assez et ne valent pas mieux que les plagistes qui font joujou de cinq à sept pour épater les minettes.

Je plongeais le nez dans mon bol, gênée devant tant de plaies et d'héroïsme du bon état de mon cœur, de mes bronches, de mon appareil circulatoire et de mes abattis.

A la table voisine, le beau jeune homme qui nous entraînait faisait triste mine. Comme je lui lançais, sans conviction : « Alors, ça va ? », il secoua la tête : « Les ischioux » souffla-t-il.

Je ne me souvenais plus de l'emplacement de ces muscles — d'ailleurs s'agissait-il de muscles ? Je pris un air compatissant, sans trop, car ici il ne fallait plaindre personne.

La petite brune, au fond de la salle, avait étendu sa jambe plâtrée sur une chaise, et tout en trempant sa tartine dans son café, elle caressait un chaton nouveau-né qui lui paraissait tout à fait en forme.

— Et celle-là demandai-je à ma voisine ?

— Fracture de la cheville au retomber d'un contre.

— Grave ?

— On a dû l'opérer. On ne lui enlèvera pas la gouttière avant six mois et elle ne remarquera jamais normalement.

— Elle va donc abandonner ?

— Non. Elle espère qu'on va lui livrer à la fin de la semaine une toute nouvelle invention : une béquille articulée fonctionnant comme une vraie cheville sur laquelle elle pourra s'appuyer pour sauter sur sa jambe unique : évidemment il ne faudra pas qu'elle oublie de presser en même temps un bouton avec la main correspondante pour que la pale de la fausse cheville retombe dans une position stable imitant celle du pied. Sinon c'est de nouveau la chute et la fracture triple cette fois.

— Triple ?

— Oui : celle qu'elle s'est faite, celle de la béquille et celle de l'autre pied.

— Et, elle veut prendre ce risque ?

— Évidemment. Si on fait un stage intensif à trois mille balles la semaine (plus cher que le club Med), c'est pas pour glandouiller. Qu'on en sorte mort ou vif, l'essentiel c'est le rendement.

Le petit déjeuner s'achevait. Nous partîmes au petit trot jusqu'au gymnase, le long d'une voie désaffectée traversant la moitié de la ville en ses bords : agglomération d'immeubles miteux aux fenêtres desquels pendaient boubous, draps et saris frais lavés.

Le café faisait des gargouillis dans l'estomac et les muscles étaient encore douloureux des efforts de la veille. Mais il ne s'agissait pas de lambiner, les entraîneurs talonnaient les traînardes, rythmant l'allure d'un un-deux péremptoire.

A l'entrée du gymnase, il fallait sprinter. Quelques filles très pâles tentaient, entre deux tours, de s'appuyer un instant contre les poteaux où l'on commençait à monter les filets.

Le surveillant qui se tenait au centre de la salle allait vers elles, les décrochait avec fermeté de leur appui et les forçait à rejoindre le flux suant et soufflant.

Puis vinrent les exercices : torsions, tractions, pompes, se clôturant en un concours où les perdants se relevaient en geignant et les gagnants s'affalaient en larmes sur le ventre.

Certains qui prétendaient en vouloir davantage allaient se placer dans une curieuse machine où ils s'allongeaient, écartant d'eux à bout de bras des extenseurs rigides ou repoussant des pieds une grosse boule de bois. Ceci des dizaines de fois. C'étaient des athlètes longilignes à la musculature parfaite et au visage vide. Quand ils revenaient vers vous sans sourire, on se sentait effleuré d'un vent glacial.

C'étaient eux les plus durs à l'égard des essoufflés et des geignards. Au bout d'un certain nombre de stages, ils devenaient entraîneurs, puis surveillants — immobiles alors au centre de la salle et narguant les entennés de leurs claquettes d'appartement, tout en faisant des commentaires sur l'allure de tel ou tel.

La boiteuse sur son banc n'en perdait pas une miette, mimant dans l'extase l'expression d'épuisement de ses compagnes, esquissant du bras, de la jambe valide ou de la béquille les tractions et flexions diverses.

Puis venait le règne des balles. Le ballon joyeux des entraînements ordinaires devenait ici, les heures passant, objet de supplice. Non plus contre l'intérieur de la main cette matité palpitante du cuir et la joie de l'exacte adéquation de sa courbe avec l'arc de sa paume. Plus même celle de le voir voler de la seule impulsion des doigts et du ressort des jambes tout en haut de la voûte, dans le cosmos de nos aspirations inlassables.

Le lancer d'une main, de l'autre, des deux ensemble ; le faire rebondir sur le plancher puis sur les doigts, l'élever, le frapper, plonger dessus à plusieurs reprises en glissant sur les genoux, bras tendus, le percuter du dessous du poing ou en le coiffant de la paume pour lui faire passer le filet devenait non pas une voltige, une féerie de jongleurs mais une chaîne harassante de gestes mécaniques sur un rythme effréné, encouragés, critiqués, corrigés, annulés par les

maîtres de cérémonie.

Le dernier matin je fis une chose incroyable. Au milieu d'une cascade de plongeurs sur des balles jaillissant en toutes directions des mains de l'entraîneur, je m'arrêtai.

Il était blanc de rage ; je restai immobile sans un mot jusqu'à l'exercice suivant que j'accomplis naturellement comme si rien ne s'était passé.

Mes cheveux blancs me valurent de ne pas être mise à la porte sur le champ sans remboursement. Mais mes compagnons prirent leur distances.

Au repas du soir, le cadre chef sortait son carnet, faisait le compte des blessés et des disparus constatant gaiement qu'on était dans les normes et même qu'on avait de la marge.

Le repas était calibré : une soupe légère, une aile de poulet, quelques feuilles de salade, des yaourts ou des fruits. On devait sortir de table en ayant faim, et c'était pleinement réussi. Dans la chambre, on s'échangeait des pommades, des pansements, des cachets anti-inflammatoires, des adresses de kiné et de cliniques. On faisait le compte de ses bleus et de ses blessures, et soulagé de penser que le rêve succéderait au cauchemar, on se glissait dans son duvet où l'on se tournait et retournait longtemps, dolent et courbatu, avant de trouver le sommeil.

## LE SIFFLET

J'avais choisi ce sport pour son élégance, son mouvement tout d'étirement et d'ascension. On ne touchait le ballon que du bout des doigts. Quant à l'adversaire, il restait irrémédiablement exilé, inaccessible au travers du filet.

J'avais entendu certes des entraîneurs ambitieux, prévoyant de mener leur équipe en nationale, recommander aux joueuses de profiter du saut au contre pour donner un bon coup de genou à l'attaquante d'en face, mais à ma connaissance, personne n'avait jamais osé mettre ces conseils en pratique.

Entre adversaires on continuait à se saluer et même, en plein jeu, à se sourire gracieusement.

Ce jour-là, notre équipe se sentait en forme, sûre de ses éléments les plus faibles, du fait du surnombre, n'ayant pas été convoqués. Restait le problème de l'arbitrage que nous aurions dû assurer.

Une jeune femme de l'autre équipe, elle aussi plus que complète, se proposa de s'en charger. Je lui offris le sifflet incrusté de topazes et d'améthystes que j'avais acheté aux Halles un jour de spleen. D'un baroque tout aussi tapageur que ma présence sur ce terrain à soixante ans.

Lui tendant ce sifflet, je scellais le pacte de l'exubérance joyeuse contre l'ennui, la solitude, la mort. Son sourire froid devant l'étrangeté de la chose me déçut. Le set s'engagea. J'avais toujours été une enragée du comptage. Au cours des parties endiablées qui clôturaient les entraînements au milieu des exclamations et des rires, résonnait mon énoncé péremptoire du score. Le perdre de vue était pour moi ôter toute âme au jeu, toute motivation à l'effort.

Pour la plupart d'entre nous, ce n'était qu'un surplus, un accessoire, ce qui, au moment des compétitions, pouvait avoir les

plus désastreuses conséquences. Toujours en alerte, je décelai les omissions et les erreurs de points comme autant de tricheries possibles, mais quand j'exprimais mon indignation à haute voix, mes partenaires ou notre Capitaine me faisaient signe de me taire.

Aussi ce jour-là, quand je perçus le premier mécompte, le fis-je remarquer sans illusion.

L'arbitre riposta que je me trompais avec une véhémence qui m'exaspéra. Ma protestation fut une fois de plus étouffée dans la réprobation générale. Mais la chose se reproduisit. Alertées par ma remarque, nos joueuses prêtèrent l'oreille au nouveau score : quand l'arbitre proclama 6-8 au lieu de 7-8, ce fut l'explosion. Prise à parti l'arbitre s'obstina dans son mensonge, arguant du fait qu'en proposant ses services, elle avait pallié notre défaillance. Que nous nous étions ainsi mises « hors la loi » et que la loi, du coup, c'était elle qui la faisait. Tout au moins était-ce le sens, sinon les termes exacts, de son discours.

Le mari d'une des joueuses venait d'entrer, un appareil photo en bandoulière, tenant par là main un garçonnet aux joues gonflées de chérubin. Il avait dû entendre le score précédent. Le nouveau, sans qu'il se sentit quelques secondes avant le moins du monde concerné, lui parut offensant. Il le dit.

L'arbitre le renvoya grossièrement à son rôle de père de famille. Le voyant s'empourprer, je sentis des injures aussi peu féminines que possible m'emplir la bouche. Elles ne parurent pas effaroucher l'arbitre qui continua de se tromper dans les points et juger valable à l'avantage de son équipe un passage du ballon hors filet. A la remarque de notre Capitaine « S'il y avait une mire, vous verriez que la faute est évidente », elle répondit, sarcastique : « Justement, il n'y en a pas ».

Dès que j'eus la balle au bout des doigts, au lieu de faire la passe prévue, je pris le ballon à pleines mains et visai le visage triangulaire de l'arbitre. Elle tomba de la chaise métallique, en surplomb sur le fil, où elle était juchée. Nos adversaires quittèrent le terrain pour lui porter secours. L'une lui releva la tête. Le sang qui coulait de son nez fut le signal de la bagarre. Nous approchant à notre tour, nous fûmes submergées par une troupe vociférante qui se mua en autant

d'adversaires singulières. Coups de poing et de pieds, cheveux arrachés à poignées, griffures sur les bras et le visage, roulades à terre corps empêtrés et gesticulants — de mémoire de joueuse on n'avait vu mêlée si effrayante, postures si grotesques et si contraires aux belles figures maîtrisées de ce sport. Le désordre évident et l'ampleur des hurlements finirent par tirer le gardien de la cage vitrée où il s'était absorbé dans la retransmission du dernier match de foot, l'écroulement de la tribune, pour finir, avec ses dizaines de morts piétinés, étant de loin la phase la plus captivante. Il dispersa les dernières combattantes à coups de balai.

Les visages tuméfés, les yeux au beurre noir, les jambes pleines de bleus devaient offrir un si curieux spectacle que l'homme au blondinet qui avait encouragé sa femme de la voix tout au long de la lutte prit quelques photos.

Je ne m'en tirais pas trop mal : une entorse du genou et le tee-shirt du club en lambeaux. Mon adversaire avait perdu une dent qu'elle cherchait sur le plancher. Dans la folie de destruction qui s'était emparée de moi, je ne me souvenais même pas l'avoir atteinte de mon poing.

Chacune regagna le vestiaire en boitant. Sous la douche irrémédiablement froide, je me souvins que j'avais laissé mon sifflet au cou de l'arbitre qu'une ambulance venait d'emmener.

## MÉTRONAURME I

Le wagon était plein. Les gens écrasés contre les vitres ; certains en équilibre, par grappes, sur les soufflets intermédiaires, d'autres assis sur le toit et laissant pendre dans le vide des jambes gainées de tweed ou de jeans d'où émergeaient des chaussettes de couleurs variées, les chaussures ayant été semées au hasard cahotant du parcours.

Il fallait bien calculer son coup. Se tenir tout au bord du quai au risque d'être précipité sur les rails, puis, dès l'ouverture des portes, se ruer à l'intérieur sans laisser les gens descendre. Le flot devenant de jour en jour plus fort, on courait de gros dangers : celui d'être renversé, la tête ou les coudes s'éclatant sur l'asphalte ou, pris en sandwich entre les montants et les descendants, celui de glisser dans l'interstice qui séparait le wagon du quai.

Si on avait la chance pour soi, en restant bien au milieu et en laissant couler la marée humaine le long de son corps qu'on faisait le plus évanescent possible et que, l'opération de vidage finie, on pouvait se propulser à l'intérieur on évitant la barre centrale — mais il était rarissime qu'on puisse parvenir jusqu'à elle — il fallait, juste avant de monter, aspirer une grande goulée d'air comme pour une plongée en apnée. Il s'agissait de tenir deux minutes, le temps de gagner l'arrêt suivant où, cette fois, on serait menacé par les descendants intempestifs.

On devait alors souffler, puis inspirer dans le dixième de seconde qui précédait le double assaut et où une légère décompression permettait à la cage thoracique de retrouver un minimum d'expansion. Ensuite, ramasser son corps en boule, se préparer à plier les jambes qu'on avait pourvues de genouillères rembourrées.

Les volleyeurs entraînés aux plongeurs pour rattraper les smashes de l'adversaire étaient nettement avantagés et on n'en comptait aucun parmi les morts des derniers jours.

Pour n'avoir à subir aucune de ces épreuves de la montée et de la descente, certains passaient leur journée à l'intérieur d'un wagon, sans autre utilité du voyage que cette conservation d'eux-mêmes qu'ils continuaient, on ne savait pourquoi, à trouver essentielle. On les repérait à leurs teints pâlichons et leur air détendu — au-dessus de la mêlée. Ils faisaient bien des jaloux.

Ils n'avaient à personne le petit appareil à oxygène dissimulé sous leur veste et directement relié à leurs poumons.

## MÉTRONAURME II

En hommage à Boris Vian, en particulier pour le début de l'automne à Pékin.

Comme je me disais fatiguée des longs parcours fonctionnels, on m'avait répondu : « Prends donc l'automuse ; l'automuse, c'est la promenade, l'aventure. »

Dans l'automuse, on regardait la ville défiler sans rien faire. La position surélevée du siège permettait de plonger dans ses secrets, ses surprises, de découvrir telle ou telle perspective, tel ou tel détail d'architecture qui donnait envie d'y retourner à pied, d'y flâner comme on ne prenait jamais le temps de le faire.

Dans l'automuse, on se sentait particulièrement heureux d'habiter la ville. Heureux et fier, avec un malin plaisir à jouir de celle dont on entretenait la beauté luxueuse par son labeur et son indéfectible fidélité malgré la flambée des loyers et des impôts.

Ce soir-là, à Compactnosc, au départ de la ligne, je sus que ce ne serait pas la rêverie habituelle mais le cauchemar. Les voyageurs s'entassaient debout, mornes et silencieux, jetant un regard torve à ceux qui, arrivés avant eux, avaient réussi à s'asseoir comme à ceux qui continuaient de monter, les comprimant un peu plus. Quelque précaution qu'on prît, on ne pouvait éviter de toucher son voisin, d'un bras, d'un pied, du flanc, de la cuisse. De l'effleurer de son haleine.

La voiture s'ébranla, se frayant difficilement un chemin dans les encombrements. Dès la première station, les gens grimpèrent par l'arrière, refoulant en bloc ceux qui étaient à l'intérieur — les cris de ceux qui voulaient descendre dominant la rumeur de houle

qui s'enflait.

A Rodéo, l'affrontement devint ouvert entre ceux qui cherchaient à quitter le navire en toute légitimité et ceux qui le prenaient d'assaut par la porte interdite. C'était à qui repousserait l'autre, l'empêcherait de faire sa manœuvre pour imposer la sienne. La panique gagnait celui qui devait sortir et parfois, à la perspective de ce qui, avec le flot grossissant aggloméré à la porte, devenait bataille, renonçait, préférant retarder sa descente, peut-être indéfiniment et faire le chemin à pied en sens inverse jusqu'à la bonne station, ce qui équivalait au bout du compte à annuler le parcours.

Cette angoisse n'allait pas sans un certain plaisir : ces incertitudes, l'idée terrifiée de la bousculade et de la bagarre mettant du piment aux allées et venues quotidiennes où l'on était d'ordinaire si seul et si passif.

Malmener le corps de l'autre. S'en plaindre parce qu'il vous cogne, vous submerge, vous étouffe, vous incommode par son volume, son agitation, son odeur, lancer une injure ou une remarque ironique pour prévenir qu'ensuite ce sera un coup de pied, de coude, puis l'empoignade, donnait l'impression d'exister, d'avoir prise sur une situation sans espoir. Certains jouaient les capitaines, annonçant les tactiques salvatrices, la préparation à l'assaut, les mouvements tournants, les commentant avec jovialité, donnant des conseils pour éviter le pire, conseils qui le plus souvent y précipitaient. C'étaient d'anciens combattants qui parlaient volontiers de leurs campagnes et disaient qu'en comparaison la crise présente n'était que broutilles.

Lorsqu'un homme plus jeune s'interposait et donnait un avis différent, il était remis en place par le retraité qui lui reprochait de jouer au chef.

Les gens assistaient à cela l'esprit vide, vaguement amusés et terriblement las, engourdis par ce transport de bêtes de somme où le chauffeur se faisait fantôme, absent aux cris, aux horions, aux menaces.

Une femme qui avait pris la peine de monter à l'avant et s'efforçait de ne pas retomber à l'extérieur, se mit à en injurier une autre, en travers de ce qu'on ne pouvait plus appeler son chemin.

Celle-ci la traita de pouffiasse sans qu'elle osât rétorquer autre chose qu'un : « Eh ben Mémé » rigolard, repris en chœur par la fraction la plus jeune de la clientèle.

Le ton des hommes montait, annonçant la rixe.

Miraculeusement une place se dégagea au bord de l'allée où je me tenais, le ventre écrasé contre l'accoudoir.

Je m'y effondrai sans un regard pour les autres et m'y tins coite, n'osant déplier mon journal.

Les deux femmes qui me faisaient face parlaient des mauvais traitements infligés aux vieillards. Je les approuvai. Aussi de la faiblesse des fonctionnaires, ce que je tentai de contrer, sans succès. Gagnée par l'angoisse commune je me levai bien avant l'arrêt et dis à l'homme le plus proche : « Vous pouvez vous asseoir ». Il me remercia si exagérément que j'en eus honte : comme si je lui eusse fait un cadeau prodigieux et qu'à l'intérieur de la voiture publique, je fusse propriétaire de sa place. Il fallait à présent tendre ses muscles et se préparer au pire. La porte à soufflets s'ouvrit et le véhicule fut secoué par la vague furieuse du dehors heurtant le flux descendant. Dans le tumulte, je me mis à pousser comme les autres, de toutes mes forces.

Devant moi une vieille dame s'étala sur le trottoir. J'enjambai son corps et m'échappai dans la nuit, avec l'image de cette vieille, les pieds pris sous le véhicule. Au pire elle serait amputée, et avec les progrès thérapeutiques, elle survivrait parfaitement. Elle toucherait même une pension confortable, ce qui lui permettrait, les jours de grève, de faire installer son fauteuil roulant dans des taxis spéciaux.

## MÉTRONOURME III

Il y en avait treize. Treize, ça laissait du champ, de l'espoir. C'est ce qu'on se disait au début.

Lundi la radio annonçait que la 1 et la 12 étaient fermées au public. Cette nouvelle était confirmée sur place par haut-parleur. L'expression elle-même, tout comme l'inflexion d'une voix féminine cherchant à tout prix à obtenir votre clémence, vous restait dans l'esprit.

Ne prêtant qu'une oreille distraite, on pouvait croire qu'il s'agissait de la fameuse station PIÈGE, fermée au public depuis des décennies et qui n'existait plus semblait-il que par cette fermeture. La répétition du message à la radio finissait par vous faire admettre la nouvelle réalité : eh bien, au lieu de prendre telle ou telle correspondance, on finirait le trajet à pied. Cela remplacerait la gym quotidienne, le shopping toujours remis sous prétexte d'affaires plus urgentes.

Le mardi, c'était au tour de la 6 ou la 7. On pouvait encore ruser : par exemple au carrefour de la 4, obliquer sur la 8. A mi-chemin de celle-ci, prendre la 10 et après un quart de cercle autour de l'agglomération, recouper la 4 au point requis.

Il fallait ce jour-là, éviter après le travail le rendez-vous chez le dentiste, la signature d'un plan d'épargne complémentaire ou d'une troisième assurance-vie. Et surtout être rentré à 19 heures pour les infos, et malgré les levers plus matinaux encore que d'ordinaire, ne pas s'écrouler avant les dernières prévisions nocturnes sur les fermetures ou les paralysies du lendemain.

Mercredi, c'est à minuit qu'on annonça qu'en raison de l'échec de l'accord entre la direction et les représentants des principaux syndicats : l'ANTI, la NUNC et l'URGE, le réseau se figerait un

peu plus ; la 5 et la 8 cesseraient de fonctionner.

Les plus sportifs chargèrent alors leur bicyclette sur leur dos. Après avoir fait quelques mètres à pied parmi le flot dense et lent des trottoirs, ils enfourchaient leur bécane et commençaient à slalomer parmi les véhicules.

Le lendemain, la 6 étant prise à son tour et la 10 donnant des signes de défaillance, les piétons débordèrent sur la chaussée, s'en emparèrent, réduisant peu à peu les taxis au chômage, refoulant les vélos et interdisant aux camions toutes livraisons. Beaucoup de commerçants furent contraints de fermer boutique, et dans ces marches forcenées, sans joie, on n'eut même plus la distraction des devantures.

A présent les lignes restantes, si elles n'étaient pas fermées, étaient terriblement perturbées, ce terme flou étant encore plus angoissant que l'autre. On avait pris sur ces lignes-là l'habitude de longues attentes entre les rames. Aussi apportait-on son journal intime, sa correspondance, son roman en cours et, pour les moins individualistes, les jeux de cartes ou d'échecs. Il se constituait ainsi des groupes si absorbés que lorsque le train arrivait enfin, certains l'oubliaient, passant leurs journées sur les banquettes à avancer la pièce ou battre le carton.

Les plus impatients s'aventuraient le long des rails, s'engouffrant sous les tunnels avec une lampe de poche. Parfois un hurlement accompagné d'un énorme grésillement et d'une gerbe d'étincelles signalait qu'il avait touché le rail conducteur.

Le vendredi on apprenait que la 2 et la 3 faisaient défaut. Alors sur les dernières lignes utilisables, on ressortit les couvercles d'anciennes poubelles pour repousser la masse amorphe des voyageurs à l'intérieur des wagons et pouvoir y pénétrer à son tour.

Des policiers furent disposés au bord du quai pour prévenir les bagarres et les accidents qui risquaient de gonfler l'effectif de prisons et d'hôpitaux déjà excédentaires. Comme ils avaient aussi des boucliers, ce fut l'échauffourée. Dans la soirée, à l'heure de pointe, la 11 et la 13 se paralysèrent. Les jongleries mentales devinrent alors si compliquées que les plans élaborés chaque soir sur le papier ou l'écran du micro-ordinateur devinrent inopérants,

aboutissant à des labyrinthes si complexes représentant des heures de cheminement avec risques d'étouffement, de chute du haut d'un toit ou d'un soufflet, qu'on finit par y renoncer.

Ceux qui allaient dormir se disant que sur le terrain ils trouveraient les combinaisons qui leur échappaient en théorie, rêvaient qu'ils tournaient sous terre des jours entiers pour venir s'affaler et mourir de faim, de soif et de fatigue au point de départ.

Au journal de six heures, samedi matin, la charmante speakerine dont les honoraires se comptaient par millions et les frais de taxis mensuels par centaine de milliers de francs, annonça avec son plus beau sourire que pour ces deux jours, les usagers bénéficieraient du service du week-end. Notion tout à fait absconse cette fois. Que pouvait être un service de week-end après un service de semaine quasiment nul ?

On s'enferma alors chez soi avec une provision de calmants et de conserves. En se rasant ou se coiffant, certains s'aperçurent dans leurs glace qu'ils avaient vieilli de dix ans.

N.B. Beaucoup plus tard, quand tout fut rentré dans l'ordre, un concours fut organisé autour de la question suivante : « Durant la période des troubles, quelle ligne est restée en fonctionnement ? »

Ce concours est encore ouvert.

## MÉTRONOURME IV

Il y avait toujours eu des mendiants dans le ... Ils étaient au bout du premier geste d'enfant dont on se souvînt.

A ces vieux barbus, mal coiffés, bizarrement vêtus, accroupis près de leur chien ou de leur timbale, on avait tendu la pièce qu'on venait de réclamer à Papa ou Maman à l'égard desquels, de frêle et dépendante victime qu'on se sentait être en permanence, on se muait soudain en graves représentants, un peu tremblants, d'une vertu sublime et discrète — LEUR vertu, celle qui en faisait des parents modèles.

A peine s'était-on rendu compte les derniers temps qu'on renouvelait ce geste trois ou quatre fois par jour. Mais quand il fallut le faire plus d'une demi-douzaine de fois, on eut le sentiment de quelque chose d'anormal. A quoi bon rentrer sa bourse ? Autant la garder serrée au creux de sa main ou suspendue autour du cou.

Était-ce ce dérangement plutôt que l'avarice ou une réelle gêne économique qui avait fini par lasser ? On avait raréfié les dons ; on était passé à côté de mains tendues sans paraître les voir, puis on avait fini par s'abstenir tout à fait.

A la réflexion, on aurait pu diminuer l'aumône en proportion du nombre de mendiants, quitte à ne donner à chacun que quelques pièces jaunes. Mais il y avait autre chose : une lueur dans leurs yeux, un froncement de sourcils, une amorce de lippe qui ne correspondait plus à l'humilité requise.

Ça s'était précisé. La lippe s'était muée en grimace, puis en grognement, en cri, en insulte. Sous le sourcil braqué l'œil s'était mis à étinceler. Des mots rageurs étaient venus, puis des gestes. On agrippait votre bras, on approchait le poing de votre visage : « Alors tu donnes ou quoi, espèce d'enculé... Tu veux même pas

filer un rotin salope... Ordure, pendant que tu te goberges, je peux crever la gueule ouverte... » On finissait par vous faire un croc en jambe. Il y eut des nez cassés. Des fémurs.

Vint le temps des blessures ouvertes : coups de couteau, attaques aux tessons de bouteille, quand l'aumône ne venait pas assez vite ou paraissait insuffisante. Les morts avaient succédé aux blessés, et à présent, on ne pouvait plus en tenir le compte.

Les journaux avaient d'abord fait des articles alarmistes en première page, puis, les faits se généralisant, avaient rejeté en dernière à la rubrique faits divers les meurtres en série les plus spectaculaires — les mendiants s'étant organisés en bandes armées qui ratissaient le ... de jour comme de nuit.

On ne s'y embarquait plus désormais sans armes défensives : grenades, boucliers hérissés de pointes, gaz lacrymogène, acide sulfurique. Les pacifistes acharnés se contentaient de boules puantes spécialement concentrées.

Si les couloirs étaient dangereux, les wagons, même pleins, étaient de moins en moins sûrs. A un moment ou à un autre où l'on s'était laissé distraire par un regard, un musicien, un article de journal on pouvait voir surgir un loqueteux, vous brandissant d'une main la sébile sous le nez, et, cachant dans l'autre, repliée dans son dos, un cran d'arrêt.

La seule chance de s'en sortir était de se faire établir au Commissariat une attestation d'agression à main armée dans les Transports publics. Devant le carton blanc éclaboussé de rouge, le mendiant se calmait un peu et vous demandait seulement de montrer la cicatrice, la boiterie, la jambe de bois ou quelque autre prothèse, subséquentes à l'attaque. Cela avait l'inconvénient d'un déshabillage public, mais il y avait beau jeu qu'on avait perdu toute pudeur.

Quant à l'itinéraire, la station où descendre pour se rendre à tel ou tel endroit, accomplir telle ou telle tâche, on les avait oubliés comme toute autre habitude. En regard de la vie sauve, de telles préoccupations n'avaient plus de sens.

Ou bien l'on ne partait pas et on vivait terré entre sa télé et ses provisions. Ou bien l'on ne rentrait plus sans même prendre la peine de prévenir ses proches.

La plupart des gens qui continuaient de circuler ne s'embarquaient plus sans un sac à dos bourré de pièces et de menues coupures pour ne pas être pris de court — sac de fabrication toute récente dont l'ouverture se faisait automatiquement par simple pression des doigts de pieds ou de mains.

Même quand on avait la chance de ne pas rencontrer de la journée un de ces mendiants armés, leur présence continuait de vous obséder. Le plus pénible restait, au tournant d'un couloir ou au saut de l'escalier mécanique, le dérapage dans un paquet d'excréments qu'on n'avait pas su distinguer d'un amas de détritux ou de vieux chiffons.

## RER AÉRÉ

Torpeur des mercredis après-midi. Cinq heures de travail consécutives après le lever à six heures. S'étendre. Fermer les yeux et peut-être dormir. Oublier. Le corps hébété macère dans sa nostalgie fœtale tandis que l'esprit va son chemin en pilotage automatique. S'accrochant à la facture d'une affiche, deux lignes d'un article, telle audace de costume.

C'est le départ de la ligne. Chacun choisit sa place. La même, la meilleure : coin fenêtre dans le sens de la marche et plutôt à gauche qu'à droite, comme si on ne voulait pas se détacher du quai, l'autre bord, au-dessus des rails, vous projetant d'emblée dans l'incertain, le périlleux, l'aventure.

Dès la station suivante, les nouveaux venus, s'ils veulent encore bénéficier de cette position, doivent se contenter d'une moitié de paysage, le regard comme le bras heurtant la baie aveuglée par l'avancée d'une paroi ripolinée.

Souvent, après quelques secondes de réflexion, ils se lèvent et s'assoient en face, à contresens, préférant le bain d'images à leur confort organique.

Les voyageurs qui montent au troisième arrêt n'ont plus cette alternative. A celui d'après, chacun se résigne à poser son sac par terre, à mettre son manteau sur ses genoux ou tenter de le suspendre, au risque de décoiffer le voisin de derrière, à l'embryon de crochet dissimulé par le rideau. Ensuite, sans que l'on sache comment on en est arrivé là, il y aura toute une foule debout.

Juste avant, alors que, mon journal déplié, je m'abandonne encore à cette dolence de tout l'être, à cette liquéfaction déprimante, un brouhaha se fait et les vitres s'emplissent de mouvances colorées. Celles-ci deviennent bruit dans le compartiment envahi. Un trio s'installe près de moi. En face, un garçon joufflu, teint

d'abricot, cheveux de nègre. A mes cotés, une fillette au teint pale, aux cheveux si énergiquement tirés en arrière qu'on en distingue à peine la crêpelure. Seuls les reflets du hennin et le « Yasmina » dont le garçon l'interpelle peuvent faire reconnaître une Arabe. Vis à vis d'elle, un maigrichon à lunettes et cheveux incolores que son voisin accable de sa volubilité et de son corps prospère — l'accusant soudain d'avoir pété, ce qui déclenche les rires.

De l'autre côté de l'allée deux jeunes femmes qu'on imaginerait aisément en jupes plissées bleu marine, balancent la tête en souriant, les cheveux coupés au carré.

Le petit Arabe bien nourri n'arrête pas, tout en parlant et riant, de promener son regard d'une vitre à l'autre, se levant à demi pour apercevoir le paysage, de l'autre côté du compartiment.

— Tiens, là-bas, ils ont du soleil, et nous par ici, on a un temps pourri. » Il donne un coup de coude à son voisin :

— Tu te rappelles quand on avait fait la sortie avec le grand vouûté ? Il s'appelait comment déjà ? Daniel ?

— Je ne sais plus, marmonne le blondinet.

— Mais si, c'était le musée où il y avait plein de statues...

L'accompagnatrice, sur un ton d'égalité naturelle, confirme qu'il s'agit bien de Daniel, et que c'était à la Gare d'Orsay.

— C'est ça, commente le joufflu, radieux. C'était vachement plus sympa que la sortie avec Chantal.

La monitrice ne répond rien. Je continue à lire le journal. Quelqu'un me frappe doucement sur l'épaule. C'est un négrillon hilare qui me tend un papier.

— C'est à vous, Madame ?

Je le déplie pour lui faire plaisir : un tract du PC. Sur ma dénégation, mes voisins s'en emparent et se le disputent un instant. Yasmina fait une démonstration de lecture publique, butant à peine sur « les camarades militants » et « l'électorat populaire » et, après une héroïque aspiration, venant à bout d'un trait de « la notable diminution du pouvoir d'achat ». Le petit Noir rayonne, et au milieu des applaudissements saluant la signature, rempoche son tract sans mot dire. Je lui souffle : « C'est un trésor, garde-le bien. » Je m'apprête à descendre. Le pâlichon, essuyant son nez

d'un revers de manche, sort de sa rêverie et dit en regardant le titre de transport que je viens de sortir : « La carte orange ? Ah oui, ça c'est un trésor. »

## L'EXAMEN

Cinq heures quarante. Le grésillement du réveil. Plus cette sonnerie militaire qui risquait de déranger le voisin, mais ce vrillement tenace qui fait corps avec l'oreille.

Ramasser ses membres engourdis, abandonner le rêve fracassé. Les pieds se préparent au froid de l'échelle où ils devront se poser légèrement et sûrement pour ne pas la déséquilibrer. Trouvera-t-elle un jour l'énergie de faire construire l'escalier adapté à sa mezzanine ?

Mais cette dernière a déjà coûté tant de forces : celle d'y songer d'abord, avec les modifications de l'espace qu'elle entraînerait. Ensuite celle de prendre les mesures dans sa chambre puis chez Daniel, et d'en transporter les éléments dans sa camionnette de chez lui à chez elle, de proposer au chômeur qu'elle avait pris en stop de l'aider à les décharger en échange des trois cents francs qui lui permettraient de débiter un stage. Et il riait, les bras pleins de bois dont il avait réussi, pour s'épargner un trajet, à glisser des morceaux à l'intérieur de sa chemise.

Les pieds rencontraient la douceur du tapis, celui de la chambre, ras et velouté avec ses fleurs pâles. De Chine selon le certificat. Le jour où elle l'avait acheté, l'égale beauté des articles qu'elle avait dû dérouler un à un avant de consulter un vendeur lui avait donné envie de pleurer et de fuir.

Celui de la salle est plus rêche, choisi plus vite, avec le même sentiment d'audace folle, d'interdit violé, précipitant la décision en panique. Elle avait tenté de n'en rien laisser voir à l'escouade de vendeurs oisifs au cœur de l'après-midi, mais l'un d'eux l'avait senti. Dès qu'elle eût rejeté les tapis d'Iran, trop sombres, qui lui rappelaient les salons de dentiste de son enfance, et leur épais si-

lence vibrant à peine de la circulation du dehors, il l'avait menée à celui-ci. Parent de ceux auxquels le guide de Fez ou de Marrakech finissait toujours par amener leur groupe, horde naïve acculée par des piqueurs chevronnés à l'inévitable et souriante spoliation, au vol volubile et savant du marchandage.

Comme il pleuvait ce jour-là, elle avait dû revenir le chercher en voiture. Les vendeurs, riant de la voir mal garée, lui avaient prédit l'amende maximum.

Elle connaissait ce genre de plaisanteries : celui qui lui avait livré un gros coffre à chaussures, le traînant sur sa mezzanine au risque de l'écrouler, lui avait lancé : « ce n'est pas moi qui coucherais sur un lit pareil ! ».

Le marécage où l'on vous enfonçait la tête. L'humiliation permanente. On ne savait jamais d'où viendrait l'attaque et si, cette fois, elle serait mortelle.

A présent le carrelage glacé de la cuisine. Allumer. Mettre l'eau à chauffer sur la plaque, puis revenir dans la salle enfile ses pantoufles et, en tâtonnant, trouver le lampadaire en souhaitant de ne pas avoir à appuyer indéfiniment sur l'interrupteur du haut puis sur celui du bas pour faire la lumière.

L'enchaînement des gestes suivants finit par produire un café fort, convenablement sucré, des tartines non carbonisées et le couvert au complet.

Avant de s'attabler, il faut ouvrir la boîte des chats assis devant leur mangeoire vide avec un air qui ne trompe pas. Ils ne vous accompagnent dans les journées studieuses ou le sommeil, si long, si agité soit-il, que pour ce salaire : les boulettes au bœuf, les rognons de lapin, le poulet-carottes ou le thon-haricots dont ils ne se lassent pas. Leur seul bonheur avec celui de dormir tout contre vous, ou sous les radiateurs, dans les taches de soleil du tapis. Quelle que soit l'heure, le plus jeune, vite repu, sautait sur la table et assistait à son petit déjeuner comme s'il en avait veillé lui-même à l'ordonnance. Promenant son regard de la cafetière aux pots de confiture et venant laper les miettes de crêpe bretonne ou de pain au chocolat sur le set en plastique. Un encouragement. Tout comme la première gorgée de café qui allumait le déclic de la pensée et celui des organes,

vous projetant de force, comme au même moment le journal à la radio, dans le monde. Vous arrachant aux remugles : ceux du corps emprisonné dans la demeure. C'est pour cet arrachement et cette délivrance qu'elle avait toujours aimé partir travailler. Depuis le collègue de banlieue qui de dix à treize ans l'obligeait à prendre le train chaque matin — train des rencontres saugrenues et des fous rires que remplaçait à présent sur le même trajet le RER qui l'emmenait au lycée — en passant par les années d'internat puis de fac entrecoupées de divers emplois aux Postes, au Crédit Lyonnais, et de cours particuliers de latin, de grammaire et de mathématiques dans toutes les banlieues.

Avant d'affronter la rue, il faut préparer le corps à sa posture offensive. S'étendre sur la moquette végétale qui déborde du tapis, car l'exercice ne peut se faire dans le moelleux, le confortable, et tracer de la pointe des pieds tendus les chiffres de un à dix en veillant bien à n'en oublier aucun car, sous prétexte de courbe semblable, on pouvait sans s'en rendre compte sauter de trois à six ou, de lassitude, écorner ou aplatir le zéro du final. Jour après jour l'identité des exercices égalisait les horaires. Coudes au sol, jambes levées, l'état était le même à six heures trente qu'à la mi-matinée.

Les chats venaient tourner perplexes autour d'elle — sa posture aussi inexplicable pour eux que la présence d'hommes divers. Derrière les volets, le ronflement d'un diesel. Le taxi. Une bague à chaque doigt, un collier assorti, un peu de parfum au creux du cou, la voilà dehors.

A peine s'inquiète-t-elle du trajet suivi, tout en l'enregistrant dans sa tête. A tout hasard se dit-elle, mais elle sait qu'il n'y a pas de hasard, que ces menus calculs contre vents et marées, ces obstinés efforts d'attention et de repérage, de coordination entre les signes finissent par faire du bonheur, ou tout au moins une vie possible.

La voici déjà Gare de l'Est. Elle pourrait en courant attraper le train qu'on lui a indiqué au téléphone comme celui qui l'amènerait juste à l'heure.

Elle y avait renoncé. Outre le lever plus matinal encore, il avait un autre inconvénient : il n'admettait pas les abonnements de travail. Le mot l'avait surprise : était-ce de sa carte orange que l'em-

ployé voulait parler? S'entendre ainsi ranger parmi les travailleurs réguliers abonnés à la SNCF l'avait réconfortée. La même étrange fierté qu'à faire la queue au guichet de métro pour son coupon mensuel ou à acheter à l'Intendance ses tickets de cantine.

Comme elle parlait au préposé aux renseignements de la nécessité d'être ponctuelle — il s'agissait d'un examen — il lui avait souhaité « Bonne chance ». Elle avait ri de la confusion.

Froid et pluie en cette aube. Nul réconfort.

A St-Lazare, il y avait le ciel à travers les verrières et le poudroisement de lumière des tableaux de Monet, la plongée des petites et grandes lignes vers tous les points du monde.

Ce qui l'y fascinait le plus était le face à face des foules à l'arrivée des trains du soir, les expositions de peinture dans la salle des cheminots, la musique diffusée comme un baume sur tous ces gens pressés dans le Salle des Pas Perdus. Ici le seul élément de rêve étaient les panneaux de destination.

En oubliant de descendre à Meaux, on arrivait peut-être à Strasbourg? Ici même quelques mois plus tôt, elle arrivait de raids en skis à travers la tempête, couronnés par une extraordinaire nuit d'amour. Après huit jours de brouillard et de rafales de neige, le ciel s'était enfin dégagé et la montagne s'était offerte à travers les vitres du car puis du train, tel ce corps de très jeune homme — Adonis d'une beauté jamais vue — qui s'était, elle ne savait pourquoi, affolé du sien. Elle se sentait alors pleine de forces et d'un absurde espoir, et laissait ses membres aller, dans le moelleux des banquettes.

Dans ce train-ci les banquettes sont en bois. De l'autre côté de l'allée, trois jeunes femmes sont assises. Des profs comme elle. Se rendant, à ce qu'elle perçoit de leurs propos, au même endroit. Éprouvant pour les élèves 1e même mépris que ses collègues de Maincy ou de Mantes, et la même indifférence lasse pour un travail quelconque qui ne rapporte pas assez.

Fermer les écoutilles. Plonger plus profond dans le Canard, on y retrouve des amis : Yves, Bernard, Sylvie, qu'on aimerait rencontrer plus souvent.

Passe le contrôleur. Une des profs n'a pas signé sa carte et accepte la remontrance sans regimber. Sans s'excuser non plus.

On est dans un vrai train. Où il y a des contrôleurs et des toilettes. Dans lequel on voyage au lieu d'aller simplement d'un point à un à un autre. Jumeau de celui qu'elle prenait pour aller à Mantes, ou pour retrouver Guy à Fontainebleau. Et dans ce trajet d'amour, le désir redoublait.

Brouhaha. Chacun se lève. Terminus. Une des jeunes femmes lui confirme qu'elles font partie du même jury. Courants d'air humide dans le souterrain où, à cette heure on se sent malgré son âge et trente ans de métier derrière soi, misérable parmi les misérables. Sa compagne ne semble rien sentir de tout ça. Pourtant, tout à l'heure, elle faisait de ce lycée technique où elle disait avoir été convoquée l'an passé un portrait noir : salles glaciales, absence d'appareils à boissons, nombre imprévisible de candidats.

Cuirassée dans son élégance, elle traverse les intempéries de ce matin blafard. Plus vaillante ? Moins usée ? N'ayant jamais eu d'autres conditions de travail ? Ayant définitivement renoncé à vivre ?

Après avoir longuement cherché la sortie, elles débouchent sur une route nationale qui monte au-dessus de la ville. Sa compagne n'en sait pas plus qu'elle. A la réflexion, ce n'est pas dans ce lycée qu'elle a été examinatrice, mais au classique, juste en face de la gare.

La côte est interminable. Le trottoir minuscule fouetté d'une pluie capricieuse qui oblige sans cesse à ouvrir et fermer son parapluie. Sa collègue a renoncé à sortir le sien, mais l'abriter serait inconfortable car elle avance sur ses talons à petits pas mondains tandis qu'elle-même en souliers plats retrouve sa foulée sportive pour arriver au plus vite, abrégée cette errance entre la pluie, le vent, les voitures, dans ce paysage de plaine rase, d'immeubles perdus et de bretelles routières.

Où peut bien être ce lycée ?

En haut de la côte, un panneau le signale enfin, les faisant tourner à angle droit le long des rambardes métalliques qui se sont substituées aux trottoirs. Un autre panneau les oblige à quitter ce rebord périlleux où les voitures les éclaboussent pour une petite route qui s'enfonce en plaine. Elle en aperçoit un troisième,

incertainement orienté vers l'entrée d'un hameau. Tout autour, délavée, cette plaine désolante où seule la cathédrale redonne courage.

Elle était venue la voir un dimanche d'été, dans le même sentiment d'exil, d'accablante solitude. S'imposant « un programme » comme disaient ses amis Anne et Jorge, il y a trente ans, lors de ses séjours chez eux dont ils devaient avertir la Pide.

Un programme. Comme toujours. Pour ne pas mourir. Se dissoudre. Pour ne pas se perdre de vue. Avoir prise sur le temps et l'espace. Pour ne pas s'enliser dans ces siestes sur la terrasse surchauffée au-dessus du port. Ni, à présent, dans ces week-ends provinciaux où l'homme qu'elle venait voir ne rentrait que pour dîner.

Après les matins d'écriture, guère différents de ceux de Porto qui en avaient inauguré l'habitude, il fallait à tout prix sortir, s'inventer une vie. Footings dans la forêt proche ou, quand la pluie menaçait, entre les immeubles, jusqu'au jardin d'enfants où poutres, portiques, balancelles permettaient de faire les exercices : pliés de genoux, lancers de jambes, flexions de taille, musculation des bras, et quand le gazon n'était pas trop humides, séries abdominales. Ballades en vélo en quête de vieilles fermes fortifiées, d'églises. En voiture, pour des promenades photo ou peinture.

Que de forêts ainsi explorées : celle de Fontainebleau dont les allées aux noms étranges lui étaient devenues aussi familières que celles d'un jardin. D'autres, moins prestigieuses, avec des étangs pleins de canards et des sangliers semi-domestiques, ou, au bout d'infinis méandres verbaux et pédestres, des domaines bizarres comme celui plein de Renoir, de Bonnard, de Soutine que l'hôte-guide affirmait aussi authentiques que sur son Livre d'or les éloges de célébrités de l'écran et de la scène, ou ce château vide au-dessus de la Seine dont les propriétaires, occupés d'une équipe de TV, l'avaient laissée seule parmi des Dali en vrac.

Un dimanche, ç'avait été Meaux. Meaux après Coulommiers. Un scénario improvisé à partir du jardin de l'Évêché plein de restes romains, de la prison du 18<sup>e</sup> siècle avec ses inscriptions latines, d'un marché finissant, et enfin d'une crêperie aimable où malgré le peu

de lumière, elle avait filmé une vieille dame qui après quarante ans de levers à cinq heures prenait là des vacances.

Elle avait gagné Meaux par les bords du Morin. Visité la cathédrale, le musée Bossuet — la caméra pesant lourd dans cette pérégrination entre statues, tapisseries, bas-reliefs. Puis elle avait été boire un thé. Cérémonie du thé à l'ombre des cathédrales.

Comme à Clermont-Ferrand où après avoir repéré la Maison des Festivals, elle s'était forcée à escalader les contreforts de la montagne. Au départ le sentier n'était qu'une décharge du coron, envahie d'orties, où ses talons enfonçaient. Mais elle avait persévéré. Dans un ciel mordoré traversé d'arcs en ciel, la cathédrale se dressait austère sur sa butte. Au loin des monts arrondis portaient des plaques de neige. Le vent très doux dégageait des pans de ciel bleu. A ses pieds, l'usine Michelin, ses cheminées de briques au repos. Redescendant par un autre sentier qui traversait des potagers, elle trouva l'arrêt d'autobus. Un ouvrier lui indiqua la station la plus proche du centre ville.

Au cœur de l'après-midi d'une journée presque vide, si loin de chez elle, il y aurait l'escale de la cathédrale et, tout près, du thé dans un bar ombreux et tiède, la pluie battant tout autour.

Comme à Auxerre aussi où une panne de voiture l'avait forcée de s'arrêter et où la promenade le long du fleuve parmi les joueurs de boules, puis dans les quartiers piétonniers baignés d'or jusqu'au café central où les jeunes qui buvaient de la bière semblaient se dissoudre comme elle dans la perfection de cette fin de jour, avait eu raison de ses angoisses.

A nouveau l'autoroute bruyante. Puis un panneau cabossé pointé vers le bas. Dans un creux un bâtiment de briques roses et blanches. Elles font un dernier détour pour y accéder.

La concierge les rattrape dans le couloir et les mène chez le Censeur — une dame élégante et aimable — qui leur demande leur nom. Entendant le sien, elle s'esclaffe : « Vous vous êtes trompée de date, on ne vous attend qu'au mois de Juin. »

Pas la force de repartir.

Sa collègue rejoint les candidats qui l'attendent.

Une surveillante qui n'arrête pas d'éternuer lui dit qu'elle aussi

supporte mal ces levers aux aurores.

Quel miracle sauverait cette matinée à mourir ? Il y en eut deux. La beauté d'un homme dans le couloir, conseiller d'éducation sans doute, qui lui indiqua un raccourci rustique pour rejoindre la gare. Et, sur son paillason, un petit chat inconnu.

## UNE CARRIÈRE

Ses parents lui avaient dit : « Tu seras institutrice. C'est un bon métier pour une femme. » Et elle était entrée à l'École Normale.

Grâce à des bourses et en veillant toutes les nuits dans la cuisine — sa sœur et elle dormant sur un divan dans la salle à manger — elle était devenue professeur.

Elle se rappelait les mots du Maître dans le grand amphi, après son exposé sur Kafka que les étudiants avaient sifflé en signe d'admiration : « Bravo mademoiselle. Je suis sûr que vous serez, si vous ne l'êtes déjà, un excellent professeur. »

Aussi son émotion quand, dans le même amphi, un peu plus tard, un Maître plus prestigieux encore, spécialiste du 19<sup>e</sup> siècle, remettant les dissertations d'agrégation avait félicité sans la connaître l'élève qui avait eu la meilleure note : 16. C'était elle. Un parallèle entre la Chartreuse de Parme et les Chroniques Italiennes qui lui avait coûté des jours de travail ponctués de verres de vin blanc où elle prétendait trouver l'inspiration.

En descendant la rue Racine, elle avait envie de chanter et de conter au premier venu cet incroyable succès. La même euphorie que lorsqu'à l'oral du bac où elle pataugeait lamentablement à lire de l'espagnol, l'examinatrice, l'arrêtant, lui avait annoncé qu'elle avait eu la meilleure note de français de la session : 18, et que l'affaire était donc de toutes façons dans le sac.

Jusque dans son premier poste, ce halo de gloire l'avait entourée : « J'ai l'honneur, lui avait dit la directrice, en l'introduisant auprès des élèves institutrices, de vous présenter un professeur agrégé. » Devant ces grandes filles à peine plus jeunes qu'elle, elle s'était sentie rougir.

Quelques mois plus tard, un Inspecteur était venu qui, sans la

comprendre, avait admiré comme une innovation sa déambulation dans la classe pendant une explication de Racine, et lui avait conseillé de mettre 20 aux meilleurs devoirs.

La Directrice, enchantée d'elle, lui avait demandé de lui succéder, mais mélangeant les notes de ses élèves sur son carnet elle s'était jugée inapte aux tâches administratives.

Le jour de sa mutation, les maîtresses de l'école voisine l'avaient aidée à porter sa valise pleine de livres et lui dirent qu'elle n'était pas près de l'oublier, ni ses leçons de grammaire.

Elle avait eu envie de pleurer. Pensionnaire pour la seconde fois de sa vie dans une Ecole Normale, ici elle avait été heureuse, et s'était fait des amis.

Le Proviseur du Lycée d'Aubervilliers l'avait accueillie avec autant d'égards. Lui montrant sur une carte de Paris les lignes d'autobus qui allaient de son domicile au lycée, il regretta par avance sa demande de changement pour un poste plus proche. Certes il l'appuierait favorablement bien qu'il fût contre son intérêt et celui des élèves qu'un excellent professeur les quittât.

Deux ans plus tard, elle aidait à le séquestrer puis à l'évincer poliment des commandes. Elle venait de découvrir les luttes et développa les entreprises amorcées, par exemple : ces travaux libres que les élèves concevaient et réalisaient par petits groupes et qui eurent de moins en moins de rapport avec la littérature.

Une collègue d'Anglais communiste, sa plus farouche adversaire en Mai, colportait, scandalisée, que pendant ses cours les élèves prenaient des photos et qu'ils se mettaient dans les couloirs à interviewer leurs camarades.

Sans doute est-ce cette réputation d'audacieuse, liée à l'image de gauchiste dont elle ne se débarrassa jamais tout à fait qui lui valut de la part de l'administrateur de Balzac où la plupart des profs marqués comme elle avaient été nommés, ce mélange d'estime et d'hostilité qui lui paraissait alors, en cette retombée du mouvement social, comme la norme.

Ça ne la gênait pas. L'obligeait seulement à une certaine pru-

dence. Un appel non fait lors d'une assemblée générale, chose fréquente à l'époque, avait déclenché l'abaissement de sa note administrative, et l'organisation vasouillarde d'une commission sur la sexualité où des collègues peu scrupuleux avaient donné de fausses adresses de personnalités faillit lui coûter son poste.

Mais c'était le jeu réglementaire. Son impact auprès des élèves et la qualité de son travail n'étaient jamais en cause : on lui confiait la présidence de certains conseils de classe ou, au nom du groupe pédagogique de Français, les démarches auprès de l'Inspection. Les élèves disaient souvent lors des réunions de parents que c'était son cours le meilleur. Tout en lui faisant plaisir, ce jugement lui paraissait étrange. Certes on avait du bonheur dans sa classe : on s'y activait et on y apprenait des choses. Mais pouvait-on parler de cours ?

Des collègues d'autres disciplines venaient volontiers voir comment elle travaillait sur certains textes. Elle ne comprenait pas plus leurs éloges : pouvait-on s'y prendre autrement et parler à propos de tâtonnements d'une quelconque réussite ?

Elle s'était fait nommer au Lycée Technique de Mantes pour vivre à la campagne. Ses élèves, futurs ouvriers, ou au mieux petits cadres, ne connaissaient guère les auteurs. Mais ils avaient faim d'apprendre, de lire, d'exercer leur pensée. Les cours devinrent lieux de débats, de réflexion, de création. On y réalisa des adaptations théâtrales de l'Automne à Pékin et de la Colonie Pénitentiaire. Pour les besoins de l'examen, on y baptisa philosophie des discussions très dures sur les problèmes du temps. Les adolescents venaient à ces heures, disaient-ils, comme aux meilleures heures de leur semaine.

Le départ en retraite du Proviseur mit fin pour elle à l'état de grâce. Comme elle s'était mise à peindre et à faire du théâtre et avait présenté sa première expo-spectacle à la Mairie, la Directrice était venue l'applaudir et lui avait acheté une gouache. Elle se porta garante auprès du Recteur du remplacement de certains cours pour les besoins d'une programmation théâtrale. Mais elle lui fit savoir un peu plus tard que certains parents s'effrayaient de ses méthodes et de leur probable inefficacité quant à l'examen.

C'était la première fois qu'un chef d'établissement osait s'im-

miscer dans ce qu'on lui avait toujours appris à considérer comme son domaine. Mais au départ de cette femme cultivée, ancienne élève des Beaux-Arts, sa situation devint plus difficile encore. Le Censeur ne lui pardonna pas de l'avoir fait trinquer avec les agents à la santé de Mitterrand, dans une salle des profs pleines de roses, et encore moins de le portraiturer dans un livre qu'elle venait de publier.

L'année suivante, il réduisit de deux heures le temps partiel auquel elle avait postulé pour développer ses activités artistiques. Malgré cette hostilité et celle de collègues d'atelier qui s'étaient cru ridiculisés par ce qu'elle avait écrit, il lui semblait jouir encore, en raison de ses diplômes et de son succès dans les sections industrielles, d'une certaine considération.

Un inspecteur vint démolir cette illusion. Plus trace pour lui, malgré l'excellent rapport de son prédécesseur en ce lieu, du professeur modèle, voire brillante, qui avait succédé à l'élève exemplaire. Après la douche glaciale d'un entretien policier et d'un rapport tout négatif, elle se dit que les temps avaient changé, mais qu'on y voyait encore clair.

Un lycée classique s'était ouvert à Marne La Vallée-Disneyland. En y entrant, elle avait respiré. Sans doute en raison de l'architecture du lieu, moderne et colorée. Quelques mois plus tard, elle déchantait : un collègue de Lettres, dirigeant syndical, dénonça à la direction ses pratiques, son utilisation de la presse et du Canard Enchaîné en particulier. Il tenta de fomenter contre elle, avec l'aide d'un élève, une cabale de parents. Elle riposta en lançant pour le bac, en pleine affaire calédonienne, un groupement de textes autour de racisme et colonialisme, et en réduisant l'élève kapo au silence. Deux autres collègues de la discipline subirent des attaques semblables et furent évacués discrètement à la rentrée sur des postes délaissés.

Elle se levait à six heures plusieurs fois par semaine, s'engouffrait dans un RER où l'on ne trouvait pas à s'asseoir. A huit heures tapantes, elle était devant ses quarante élèves, dont trente Asiatiques dont elle mit six mois à retenir les noms et prénoms.

Vinrent les grèves de transport qui l'obligèrent à se lever à cinq

heures et à prendre le train à la Gare de l'Est, puis le car, jusqu'à ce que la grève des métros puis des autobus l'obligeât à rallonger ce trajet d'une heure de marche à pied.

Comme elle arrivait fourbue à huit heures cinq ou dix, elle surprenait le Proviseur embusqué dans les WC d'élèves et consultant furtivement sa montre.

Un Inspecteur, jumeau du précédent, démolit également son cours. Avec plus de vraisemblance puisque ce jour-là, il n'y avait pas de cours et que malgré les pressions réitérées du Proviseur et du Censeur, elle avait maintenu un exposé d'élèves sur le sida.

Le Censeur se crut alors autorisé à ne plus enregistrer ses commandes de livres pour les classes, à égarer les textes qu'elle lui donnait à photocopier, enfin à la faire venir, en plus de ses cours, tous les matins aux aurores pour les oraux de bac blanc.

Comme elle s'y refusait et que son interlocuteur semblait au bord de la crise, lui revint en tête la petite chanson dérisoire et touchante : « Je suis sûre que vous serez, Madame, si vous ne l'êtes déjà, un excellent professeur. »

Tout le monde fut surpris qu'elle ne soutînt pas la grève des enseignants pour l'augmentation générale des salaires. Dans une réunion intersyndicale, elle compara leur mouvement à celui des gardiens de prison et se mit tout le monde à dos.

Le nouveau Proviseur en ayant fait autant et ayant dû démissionner avant qu'on ne lui ait crevé ses pneus ou dynamité son bureau, elle ne put compter sur aucune aide.

Quand on remplaça les cours théoriques par des ordinateurs assistés de jeunes vacataires, elle venait d'avoir cinquante-quatre ans et on la mit à la retraite.

## CONTINENT

La première impression était celle d'un jardin : de l'herbe bien verte sur un vallonement imprécis coupé de brusques ressacs.

Des sentiers serpentaient entre ces sortes de dunes. D'une terre dense, tassée, qui supportait les talons aiguilles.

Ils étaient si étroits que les gens qui la dépassaient, pressés d'aller s'engouffrer dans la gueule du monstre que dissimulait ce relief débonnaire, s'excusaient de la bousculer.

Ceux qu'elle croisait, alourdis par leurs grands sacs pleins, aux emblèmes rouge et bleu, avec souvent des kyrielles d'enfants jouant ou se battant dans leurs jambes, acceptaient de faire un détour sur l'herbe pour la laisser passer. Ils lui souriaient avec cet air satisfait de ceux qui ont osé bravé le Géant, lui soutirant à bon compte et dans le temps minimum de quoi vivre pour la semaine.

Bras vides ou sacs pleins, selon qu'ils y allaient ou en revenaient, ils avaient tous à l'esprit cette ville couverte avec ses boutiques, ses cafés, ses faux jardins, ses imitations de véranda avec des meubles en rotin noyés de néons verdâtres, ses banques, et en son cœur, l'Hyper-Extra des Supers.

Sans doute était-ce le sentiment de la brièveté de ce passage, de l'exceptionnelle liberté dont on jouissait là entre deux fonctions, deux corvées, qui vous mettait une chanson dans la tête et aux lèvres ce sourire avenant et complice. Des jeunes gens la croisant lui avaient lancé un jour : « Bonjour Madame, vous êtes belle. »

A l'intérieur, les choses n'étaient plus aussi exaltantes. Les lumières artificielles annihilaient le vaste ciel dont vos yeux étaient pleins. A y regarder de près, les terrasses de fast-food, disposées avec une certaine recherche le long des rues artificielles, était presque toujours désertes et le hot-dog et la salade que faisaient mine

de déguster les rares consommateurs, avec la nonchalance de qui déjeune sur un trottoir parisien, semblaient assez indigestes. Les serveurs tentaient de masquer cela par un surcroît d'amabilité et les lenteurs de service de qui est débordé.

En face, des buffets de faux style, des divans à ramages et tables familiales, attendaient d'hypothétiques visiteurs — un bonhomme de bois peint qu'on prenait de loin pour un vendeur, incitant en vain à la visite. Le vendeur de chair et d'os en complet cravate passait ses journées au café où il l'avait repérée comme familière. Il la regardait furtivement avec l'air de lui dire : « Je sais que vous ne serez jamais acheteuse mais nous pouvons tout de même être bons amis. Nous sommes si seuls ici. »

Mitoyens des meubles, les portes-manteaux de la marchande de confections : pull-overs aux teintes hardies, robes de velours bigarrées, tenues de sport dernier cri.

Quand elle avait trop mal à l'âme, avant de déjeuner ou après, elle se précipitait sans se soucier du prix sur le premier vêtement venu, l'essayait toute crispée, gênée de ce corps qui, elle ne savait pourquoi, continuait de plaire. La marchandise emportée comme une proie, la vie redevenait possible. Le Monstre repu reprenait son air patelin.

Elle avait fait d'autres conquêtes : celle de la pizzeria, un peu plus loin, où la servante fripée mais incroyablement dynamique la servait dans les premières.

Le jour où ses patients lui avaient offert un œuf de Pâques, elle n'avait pu s'empêcher de le lui montrer. La serveuse lui avait dit : « Ce n'est pas grand-chose, mais ça fait bien plaisir » comme si elle avait reçu elle-même le cadeau.

Les clients de ce restaurant, habitués eux aussi, ne lui prêtaient plus attention. Des hommes surtout. Parfois une femme en compagnie d'autres ou d'un couple âgé, qui tenait très haut des discours égalitaires. Elle n'avait pu s'empêcher de l'en féliciter. Quelques semaines plus tard elle comprit qu'elle travaillait dans la police.

Sans doute était-ce la traversée de l'espace vert qui donnait avec l'appétit, cette envie de s'attabler paisiblement, pour mastiquer et savourer, sans avoir à parler et à paraître. Laissant, après une ma-

tinée d'écoute et de don de soi, l'être se recomposer. Mouvement sensible de strates glissant et se superposant, et finissant, une fois l'estomac plein, avant que le sommeil ne vous prenne, par vous rebâtir.

Un jour l'étroit sentier entre les plaques d'herbe s'arrêta net au bord d'une excavation. Regardant autour d'elle dans l'espoir d'apercevoir un autre passage, elle vit des tas de terre rejetés aux quatre points de l'horizon. Quelques isolés cherchaient comme elle leur chemin, et après quelques hésitations, gravissaient tant bien que mal les flancs des buttes restantes.

L'été était en sa fin. Le ciel radieux et la sécheresse du sol rendaient l'aventure amusante : on faisait du cross en tenue de ville, elle avec ses talons et sa serviette, d'autres en boubous ou djellabas. Mais les premières pluies eurent raison de ces enfantillages : les talons petits ou grands s'enfonçaient dans la terre fraîche, et elle se tordit le genou. Le sentier s'engloutissait dans des ronces inextricables et des trous profonds. Les obstinés, de moins en moins nombreux, attaquaient la montée de front, puis glissaient, s'enlisaient, tombant parfois, si absorbés par ces dangers qu'ils n'avaient plus envie ni de regarder les autres, ni de sourire.

Avec ses souliers crottés jusqu'aux chevilles, elle cessa d'acheter des vêtements. Attablée, elle repliait honteusement ses pieds sous elle.

Dès six heures du matin, il lui fallait réfléchir au jour que l'on était pour éventuellement troquer les escarpins contre les bottillons.

Des panneaux indiquant des passages inexistantes la précipitèrent dans de nouvelles difficultés. Elle dut rebrousser chemin plusieurs fois, suivre la nationale, couper de nouveau à travers ce qu'on ne pouvait plus appeler un champ.

Elle mit au point toutes sortes de ruses : longer la route jusqu'à tel point du remblai. Bien examiner celui-ci et l'escalader de biais, pas à pas, en prenant appui sur les plaques de terre les plus sèches, puis, en équilibre sur de petites pierres, traverser une voie défoncée par des engins invisibles, sauter d'une touffe d'herbe à l'autre jusqu'au pied du Monstre où une grille à se racler les pieds

était devenue bain de boue, devant les portes aux vitres brisées que jadis des gens maintenaient aimablement ouvertes à votre approche. Rentrée chez elle, elle nettoyait ses chaussures au couteau, les passait à l'eau avec une éponge, les essuyait, les cirait, les frottait, ceci plusieurs fois par semaine

Le découragement la prit. Un jour elle vint au Centre avec ses bottillons pleins de boue séchée. Les patients n'eurent pas l'air d'y prêter attention mais elle fut mal à l'aise toute la journée, prise de l'envie d'abandonner définitivement ses souliers dans le borbier, et de déjeuner en chaussettes.

Rien n'était sûr : le passage à gué à mi-pente pouvait avoir été détrempé par une averse, les pierres qui servaient de pont au pire endroit avoir été dispersées par le vent ou les roues d'un camion.

Elle ne voyait plus que quelques femmes égarées tournant le dos au Monstre dès la première tache sur leurs jupes ou leurs voiles. Elle les avait interpellées : il fallait protester. On ne pouvait admettre que les rares moments heureux de l'existence vous fussent ainsi confisqués. Mais elles s'éloignaient en riant.

C'est la marchande de vêtements qui s'étonnait de ne plus la voir qui lui donna l'idée de la pétition. Elle l'écrivit dans le RER. Huit jours après quel fut son bonheur de voir le ciel balayé de grandes grues multicolores et une piste praticable sur un itinéraire inconnu mais propice au persévérant. Y avaient fleuri les baladins de l'aller et les pèlerins du retour. Une lettre du Maire l'assura de sa compréhension.

Le Dimanche suivant, il y eut les élections. La Mairie tomba. Le mercredi, elle chercha en vain la piste ferme où ses pieds avaient repris leurs aises, lui redonnant la liberté de regarder, respirer, rêver, sourire.

Les grues avaient disparu, l'espace vert aussi : une ceinture de béton, annonciatrice d'immeubles de commerce gardait désormais le Monstre sur cette face et un panneau rouge où était marqué : « Chantier interdit au public » signalait à celui qui croyait pouvoir se laisser aller qu'il n'en était nullement question et que s'il voulait profiter des faveurs du Mastodonte, il lui fallait faire plusieurs kilo-

mètres pour l'aborder par l'autre face, l'officielle, la citadine, celle des caddies, des parkings et des enseignes claironnant son nom.

Vaincue, elle prit sa voiture, se jeta dans sa gueule, et y saisit tout ce qui se trouvait à portée.

## LE COLLIER D'OR

Il était tard. Il fallait songer au coucher. Elles trouvèrent en retrait de la plage un caboulot à tonnel1e qui affichait « Hôtel ». Beaucoup de buveurs étaient encore installés, dispersés dans ce qui faisait une sorte de jardin intérieur où la terre se mêlait au sable. Les tables étaient en bois avec de petits bancs. On les regarda entrer avec stupeur.

Elles n'avaient pourtant rien d'excentrique. La robe de Lise un peu trop longue peut-être et les paupières de Mai excessivement bleues, Lise lui répétant en vain que le maquillage de ville n'était pas celui de la scène. Mais Mai avait été tellement impressionnée par la démonstration à laquelle, juste avant un spectacle, une comédienne chevronnée s'était livrée sur son visage, que chaque jour désormais elle tentait d'en reproduire quelque chose.

Elles s'installèrent. Une jeune femme à la peau très brune s'approcha. Elle commandèrent du thé et dire qu'elles souhaitaient passer la nuit ici et dîner dès que possible. La femme en les écoutant avait un drôle de sourire. Celui que provoque le caprice d'un enfant, un brin extravagant mais pas inacceptable. Elle fixait le cou de Line où brillait un collier doré. Se baissant vers elle, elle le souleva délicatement pour l'examiner. « C'est de l'or? » demanda-t-elle. Line se contenta de la fixer gravement.

Un peu plus tard cette question leur fit reconnaître, liée à d'autres signes comme l'espèce de madras qui couvrait les cheveux de la femme et les anneaux à ses oreilles, une Gitane. Peut-être aussi, tout autour, le côté précaire de l'installation : sièges bancals, tables rongées d'humidité. La douceur de l'air secouée d'accès de vent était propice aux conversations. Elles iraient demain dessiner ce château et cette église, jalons d'un itinéraire qu'elles infléchissaient

chaque jour selon leur humeur et leurs découvertes.

Line avait envie d'essayer l'aquarelle. Mai s'y était hasardée plusieurs fois sans parvenir à un résultat concluant. Sa fougue semblait la vouer à la gouache et aux croquis. Pourtant certains de ses tableaux lui demandaient des mois de retouches, de menues transformations dictées par une obscure nécessité.

Des hommes attablés non loin de là se retournèrent et elles baissèrent la voix.

La nuit était venue. Des bouffées de marée faisaient frissonner les arbres. Dans un coin, sous un appentis, il y avait des poneys pelés et sales. Un chien famélique vint quémander leurs restes.

La femme qui avait fini son service astiquait des bottes sur le seuil de la cuisine. De grandes bottes de cuir luisant.

— Alors vous faites un tour dans la région ?

— Oui, nous visitons

— Ce n'est peut-être pas la meilleure période, mais vous n'êtes pas embêtées par les touristes. Des photos ?

— Non, nous dessinons.

Contrairement à ce qui se passait le plus souvent et qu'elles redoutaient, la femme ne demanda pas à voir leurs carnets. Elle polissait la longue tige moirée avec un mélange fascinant de vigueur et d'alanguissement. On ne comprenait pas très bien ce qu'elle disait. Une litanie entrecoupée de plaintes et de menaces où il était question de son mari. Lise crut y déceler une mise en garde, quelque chose comme « Attention à mon mari, il sera mécontent » ou « il vaudrait mieux que mon mari ne vous voie pas », sa façon de répéter « mon mari » en frottant furieusement les bottes ressemblant à une profération magique.

Le malaise gagnait Mai pourtant peu sujette à la crainte. Elles voulurent rejoindre leurs chambres. La femme leur annonça qu'il n'en restait qu'une dont elle leur cria le numéro dans l'escalier. La clef serait sur la porte. En guise de bonsoir, elle agita dans leur direction son chiffon écarlate.

Toute banale qu'elle fût, la chambre leur fit l'effet d'un havre. Spacieuse, avec un lit à deux places et une grande armoire à glace. Mai sortit un roman policier de son sac à dos. Lire au lit était pour

elle une volupté. Sans doute parce que durant toute son enfance, couchant avec sa sœur dans la salle à manger où il n'y avait qu'un plafonnier, ce plaisir était interdit. Sa sœur partie, la porte de la chambre parentale refermée, des soucis d'économie l'empêchèrent longtemps par la suite de « brûler l'électricité ».

Aussi la première chose qu'elle inspectait dans les chambres d'hôtel était l'aménagement du chevet : commodes ou tablettes, lampes posées dessus ou intégrées au mur avec commande à portée de main — bouton qu'on enfonce ou poire de porcelaine qu'on tire à l'ancienne. Il suffisait qu'un de ces éléments fût défaillant pour qu'elle révolutionnât tout l'hôtel en quête d'un réparateur ou d'une autre chambre.

Ici, malgré la médiocrité de l'installation, tout fonctionnait. Au bout d'un certain temps, Lise lui fit remarquer que cette lumière visible du dehors risquait, si on cherchait à leur nuire pour une raison quelconque, d'envenimer les choses. Il valait mieux éteindre et se tenir coi.

Mai détestait que pour des motifs qu'elle trouvait absurdes et peut-être pour quelque motif que ce soit, on se mette en travers de ses désirs. Elle s'obstina dans sa lecture. Lise lui proposa de bloquer la porte. La tirant sur le linoléum, elles réussirent à faire glisser l'énorme armoire jusque devant l'entrée. Elles y adjoignirent la table, une épaisse table carrée où elles couchèrent des chaises.

Mai n'avait plus la tête à lire. Allongée dans le noir à côté de Lise, elle revivait une scène du passé. Parties vers le sud avec son amie Françoise qui économisait sur tout, elle avait accepté l'hospitalité du chauffeur qui les avait prises en stop. Sa femme les avait servies avec diligence mais aussi une narquoiserie qui les avait alertées, ironisant sur la « jeunesse » de Mai qui à trente ans en paraissait dix-huit. Lorsqu'elles furent seules dans la chambre, Françoise lui fit part de ses craintes. Sans y croire, elle consentit de la même façon à tirer l'armoire avec elle devant la porte et à entasser contre tout le mobilier disponible.

Alors qu'elles commençaient à s'endormir, elles entendirent frapper à la porte violemment et leur hôte leur murmurer des propositions précises. Il essaya d'ouvrir, sentit la résistance des

meubles, éclata en malédictions et renonça.

Elle n'avait gardé aucun souvenir du lendemain matin. Avaient-elles dormi ? S'étaient-elles enfuies à l'aube ? Avaient-elles comme si de rien n'était, pris le petit déjeuner avec le camionneur et son épouse ?

Un bruit de voix la ramena au présent. Des gens montaient. D'autres pensionnaires peut-être. Mais les glapissements d'une femme leur fit reconnaître la Gitane. Des pas lourds ébranlèrent le palier. La porte fut terriblement secouée, au milieu de cris et d'injures. L'énorme armoire vacilla. Coups et exclamations redoublèrent, et dans un horrible fracas le meuble s'abattit sur le lit, brisant sa glace. Comme dans le plus cruel des contes, Mai crut voir le géant enjamber le montant de ses hautes bottes noires et s'affaler sur elle déjà demi-étouffées, au milieu de leurs hurlements et de leurs vains appels au secours.

## LES AIRES DE DISPUTE

Lors de leur aménagement, la diversité de leurs styles défraya la chronique. L'une ressemblait au berceau des premiers âges, à ces replis du ventre maternel qui vous protégeaient de tout. Les querelles y prenaient une allure étouffée, mimétique, quasi-muette qui aurait pu prêter à rire. On se contentait depuis son transat ou sa chaise à bascule d'adresser à l'autre des gestes cassants et péremptatoires, ou des grimaces dégoûtées. On chuchotait un reproche, on ricanait d'une bêtise. Quelquefois, les protagonistes se faisaient face des heures durant sans échanger un mot — la contemplation obstinée l'un de l'autre étant à elle seule réprobation.

Une autre avait l'allure trompeuse d'un petit éden : jardinet mi-sauvage, mi-entretenu. Treilles pleines de roses où roucoulaient les colombes. Lilas croulant sous leurs grappes musquées, parterres de pensées et de pivoines déroulant leurs arabesques. Bosquets en demi-lune évoquant les bergères du grand siècle.

Dans le fond un modeste potager rappelait aux réalités culinaires : salades pommelées, rhubarbes turgescentes, haricots proliférant au long de leurs tuteurs, buissons extensifs de groseilliers et framboisiers. On amenait là son conjoint pour lui régler son compte. Tranquillement. Derrière un bosquet, à l'abri d'une tonnelle, dans l'odeur des lilas et le vol des papillons.

Et tout en s'exclamant sur les nuances des roses, les trilles presque humaines d'un merle, la taille d'un chou ou d'une carotte, on parvenait à lui assener la vérité suprême : « J'en aime un ou une autre. Fais ta valise. Il, elle s'installe la semaine prochaine. »

Et on le laissait là au milieu du bourdonnement des abeilles et d'effluves aphrodisiaques. S'il y crevait, cela passerait inaperçu. Un service de ramassage spécial, extrêmement discret, était prévu

à cet effet.

Il y avait aussi le Train Fantôme. Une façade grossièrement peinturlurée promettait les affres les plus épouvantables : revenant catapulté hors de son cercueil, squelette chargé de chaînes au détour d'un couloir, peuplade de monstres du 22<sup>e</sup> siècle avec leurs pattes grêles et leur énorme tête à antennes vous assaillant du fond des ténèbres, bloquant les roues de votre chariot pour vous en éjecter tel un grotesque Gulliver.

Mais ce dont cette simpliste fantasmagorie ne pouvait rendre compte, c'était du fond sonore : hurlements, sifflements, bise déchainée, échos multiples, borborygmes inhumains, roulements de tonnerre... Dans cette descente aux abîmes, il n'était pas besoin de parler : celui qu'on voulait terroriser l'était par l'ambiance.

Un petit tour de chariot était amplement suffisant pour lui faire comprendre que le stade de l'idylle était dépassé depuis longtemps et qu'il fallait employer les grands moyens. Réajuster la relation. Satisfaire à de nouvelles conditions : par exemple se charger de toutes les corvées domestiques pendant qu'on irait à d'autres amours ou tout simplement à la cueillette des champignons.

Les protestations de celui ou celle à qui on annonçait ces bonnes nouvelles, escortées d'un « ça passe ou ça casse » assorti au périple, se perdaient dans le vacarme, et lorsque le wagonnet ressortait à l'air libre, toute révolte avait disparu des visages dont l'expression de stupeur pouvait s'attribuer au fantastique du parcours.

On pouvait s'arrêter au Gymnase. Avec ses cordes au portique, ses espaliers ses appareils de musculation. En balançant ses jambes ou en effectuant des tractions de bras, on claironnait au rythme de son effort, par monosyllabes exacts tout à fait dénués de hargne, ce que l'on reprochait à l'autre.

Celui-ci pouvait d'ailleurs se suspendre de son côté, s'exercer, faire un ou deux grimpers de corde avec les pieds, sans, multiplier les sauts en hauteur ou s'entraîner au lancer de poids tout en essayant de répondre sur le même ton mesuré.

Certains couples sortaient plus unis que jamais de telles séances et souhaitaient obscurément de nouveaux sujets de discorde pour pouvoir accéder à la salle, y perdre hargne et kilos sans voir le temps

passer. Suants, soufflants mais hilares, des conjoints se prenaient par la main à la recherche d'une douche commune, toute trace d'animosité disparue.

Mais la halte la plus célèbre était celle du Ring. Dressé sur un échafaudage de bois sombre, le Ring était ceint de cordes d'or dont on voyait de loin le scintillement. On y accédait par deux escaliers étroits. Les combattants y arrivaient escortés chacun de deux témoins qui restaient au pied des marches et les encourageaient tout au long du match. Celui-ci se déroulait de façon classique. Après le coup de cloche, les lutteurs s'approchaient, se mettaient en garde puis attaquaient, du gauche, du droit, au menton, au plexus et parfois un peu plus bas, ce qui leur valait le sifflement prolongé, hystérique, d'un des témoins servant d'arbitre.

Un autre proclamait les points. Et quand l'un des boxeurs mâles ou femelles trébuchait, la lèvre ou l'arcade sourcilière fendue et sanglante, reculant pour chercher l'appui des cordes et s'ébrouant comme un vieux cheval qui a eu son content de coups et de courses forcées, l'égrènement du compte fatidique résonnait dans une solennité qu'on aurait pu prendre pour du silence, n'eussent été, tout proches, le fracas des camions et le sifflement des bolides dernier cri.

Il arrivait que le combat dure des heures, avec de courtes pauses où l'escorte envahissait le Ring avec des vitamines, des pansements et des boissons chaudes, des sacs de victuailles.

Les automobilistes qui s'arrêtaient pour satisfaire leur curiosité étaient fermement ramenés à leurs véhicules. Nuls voyeurs possible à ce règlement de comptes d'où l'infirmité à vie, voire la mort, n'étaient pas exclus.

Je ne suis jamais revenue dans ce pays. Quelqu'un m'a dit que les Aires s'y étaient multipliées jusqu'en l'an 2200. Mais aux hostilités conjugales avait succédé une curieuse indifférence et, dès la première année de cohabitation, une sorte de tolérance polie qui éliminait à l'avance toute injure et toute empoignade. Les Aires avaient été une à une abandonnées après avoir servi quelque temps, telles le Gymnase ou le Train Fantôme, à des mimes de scènes divertissantes certes, mais qui, ne rappelant que de très loin

les véritables, dévoyaient la signification des lieux.

On avait fini par les saccager, démontant ici les espaliers, cueillant là les framboises à seaux, arrachant les rosiers pour les replanter chez soi où d'ailleurs ils dépérissaient.

Vers 2044, la Ministre de la Famille et de l'Équipement en avait décidé l'arasement, et l'autoroute A 1000 s'était trouvée obstruée d'engins à rouleaux qui avaient ralenti puis stoppé tout à fait les élans du week-end.

Juste avant que le dernier bulldozer n'écrasât le dernier refuge, quelqu'un avait envoyé un télégramme au Président pour qu'on le transformât à titre d'essai en lieu de méditation solitaire, le nombre de célibataires étant en nette augmentation. Si cela marchait, on pourrait se mettre à reconstruire.

Je n'ai jamais su quelle réponse lui avait été faite.

## LE BOXER

Quand il apparut au détour du chemin, ses oreilles pointées, le faisceau musculueux de son corps se détachant sur le blanc irradié, ce fut un grand bonheur. Tout animal : chat, oiseau, cheval, lapin, la mettait en joie, mais le chien particulièrement, évocateur d'effusions, de sauts, de coups de langue et de tendres couchers blottis l'un contre l'autre.

Après être resté un long moment immobile à les regarder venir, il s'avavançait au ralenti, patte après patte, comme en arrêt devant quelque gibier invisible. Puis il galopa carrément et fit une première station devant Didier qui avait pris de l'avance, dansant sur place en jappant, la queue frétilante... Il se mit à mordiller l'extrémité de ses spatules puis plus fortement le bout des bâtons.

Elle observait ces ébats comme un de ces miracles de vie qui font reprendre espoir. Didier leva son bâton à plusieurs reprises. C'était sans doute pour lui dire d'approcher.

Elle s'apprêtait à le rejoindre quand c'est lui qui vint, escorté du chien bondissant. Son bâton avait perdu sa rondelle : le boxer tenait celle-ci dans sa gueule, visiblement content de lui. Son premier réflexe fut de rire et de tirer sur le bout de métal qui dépassait. Cette gueule froncée et écumante, avec des traces de bave séchée aux commissures des babines, des grondements brefs et nerveux filtrant des dents serrées, l'en dissuada.

Une idée ramena en elle la bonne humeur. Elle sortit de son sac à dos un bâton tricolore de pâte d'amandes. Elle en entama la pointe, d'un beau rose saumon, et en fit une boulette qu'elle lança le plus loin possible.

La ruse réussit : le chien lâcha sa proie et galopa vers le point de chute de la friandise. Didier put réajuster la rondelle au bout de son bâton.

Après avoir gratté la neige avec ses pattes, le chien la fouit de son museau troussé et happa quelque chose qu'il malaxa longuement. « Il aime la pâte d'amandes, c'est déjà ça » se dit-elle, étonnée de son soulagement. Jamais aucun chien, même parmi les réputés méchants, ne lui avait fait peur.

Lors d'un voyage aux lacs italiens avec un ami qui, en dix ans, lui avait fait faire le tour de l'Europe en quête de châteaux, d'églises, d'œuvres et de paysages inédits, un chien avait surgi au travers d'un sentier, enchaîné à une barre métallique qui occupait la largeur du passage. Il grondait furieusement en tirant sur sa chaîne, exhibant une mâchoire redoutable.

Encore malade du voyage en Grèce qui avait précédé — autostop et bivouac — elle n'avait plus une conscience exacte des réalités et se maintenait dans un état de rêve fiévreux qui, malgré les splendeurs environnantes avait des aspects de cauchemar. Dormir, seulement dormir, dans un vrai lit... Comment avouer cela à qui vous énumérait les trésors des musées milanais? Sans réfléchir, elle s'était penchée vers l'animal avec des mots tendres et avait approché sa main de son crâne ; le chien s'était affaissé en pleurnichant, cherchant à la lécher. Ils l'avaient enjambé en riant.

Il y eut un incident semblable, bien des années après, quand la recrudescence d'agressions en tous genres avait fait fleurir les vigiles dans la ville. L'un d'eux venait de monter dans le métro, son berger allemand muselé rampant ventre à terre au bout de sa laisse. Il le fit s'asseoir dans un coin et balaya l'assemblée du regard, plus inquiet, semblait-il, que les voyageurs qu'il était chargé de protéger.

Elle se trouvait exceptionnellement assise sur un strapontin. Contrairement à la plupart des gens, elle n'hésitait pas en temps normal à repousser les jambes déjetées en travers du passage ou les torsos abandonnés pour reconquérir la place qui lui était due au lieu de se résigner à rester debout ou se contenter d'un siège inconfortable. Mais ce jour-là toutes les banquettes étaient normalement occupées, et on ne se trouvait pas non plus, dans une situation d'affluence illustrée par le petit schéma de la vitre : un voyageur debout, tombant à la renverse sur un assis qui n'avait pas vu le drame venir.

Le museau pointu sable et gris la tenta malgré la lueur sournoise des yeux clairs. Un chien à part entière, et libre malgré tout... Elle lui caressa le dessus de la tête, puis le museau à travers le réseau de cuir. Il s'affaissa comme l'autre, la gueule sur ses genoux. Un coup de laisse furieux déroba le mufle et l'animal entier à sa tendresse.

Était-ce la solitude glacée de ce fond de combe, le silence où résonnaient les aboiements, la musculature puissante de la bête à hauteur de visage, elle ne trouvait pas à se remémorer ces appri-voisements, de remède suffisant à ce qu'il fallait bien appeler de l'appréhension. Cette gueule figée en grimace évoquait la morsure. Le chien ne parvenant plus à atteindre l'extrémité des bâtons que, sur le conseil de Didier, ils tenaient pointés vers le ciel, pouvait happer le premier morceau de chair venu : le visage, un bras, et, s'il se fatiguait, un mollet.

Tout à coup elle vit sur cette blancheur miroitante le sang s'échapper de la plaie. Elle entendit les hurlements de souffrance et d'horreur de celui qui ne voulait pas admettre que ce sang était le sien, et les cris impuissants de l'autre devant l'acharnement de la bête. Sous ses assauts, la victime était tombée, se protégeant d'instinct le visage comme la part essentielle de l'être, dernier bastion où la vie puisse se réfugier. La neige s'éclaboussait de rouge.

Peut-être l'indemne aurait-il l'idée de chercher à assommer le chien à coups de bâton ou, lui abandonnant provisoirement sa proie, de rejoindre la route en toute hâte pour faire signe à un automobiliste ?

« Si on déchaussait ? » Le chien, provisoirement calmé, malaxait le bout vert de pâte d'amandes qu'elle venait de lui lancer.

Le village après tout n'était peut-être pas si loin, l'enfoncement de la combe faisant illusion... mais renoncer à la randonnée n'était guère glorieux.

Sur le macadam, il se mit à les précéder dignement, en animal civilisé les narguant de sa vitalité tranquille — sa chair dense se balançant au rythme d'une gambade innocente sous la peau fauve un peu plissée.

## UN ÉTÉ RÉUSSI

Elle était contente de ses vacances.

Durant ce mois d'août, son mari capitaine des pompiers n'avait découché que six nuits sur sept à cause de campeurs négligents ou d'esthètes fanatiques de Canadairs.

Il est vrai que la septième, il avait été dérangé quatre ou cinq fois au téléphone par la Brigade fluviale qui lui demandait ce qu'il comptait faire, lui et son équipe, pour prêter main forte à ceux qui, plus au Sud, luttait contre les inondations.

Toutes les casernes de la région étant réquisitionnées, ils avaient renoncé à partir. Alors elle s'était fait une simili-plage dans un coin de jardin avec quelques pelletées de sable, une grande bassine d'eau où en se repliant, elle parvenait à se plonger toute entière, et un hamac.

Quelle chance de ne pas avoir réservé, comme ils le faisaient chaque été, cette Marina sur la Côte! Les prix venaient de monter en flèche, et on ne fournissait plus la télé : finie l'eau à bonne température sans laquelle il n'était pas question de bain, et la force des vents indispensable à l'utilisation du canot pneumatique sur lequel son mari avait réussi à se bricoler une voile.

Le copain à qui ils l'avaient loué cette année ne s'en était pas mal tiré : il n'avait eu qu'un pied broyé par l'hélice d'un bateau à moteur dont le pilote, éméché, s'était endormi, et la piqûre inopinée d'une seringue à l'abandon sur la plage lui avait révélé à temps qu'il était séropositif.

La seule petite erreur qu'elle ait commise était d'avoir tenté, pour éviter de grossir, dans les collines environnantes, cette escalade en nu-pieds à talons qui lui valut une double entorse aux chevilles.

Mais il restait le bronzage, si aisé en cette canicule.

Elle passait donc toutes ses journées étalée au soleil, nue, hormis le plâtre de ses jambes.

Les Dieux étant décidément avec elle, le mélanome que décela le spécialiste auquel l'avait renvoyée son médecin de famille, ne nécessiterait qu'une hospitalisation de quelques mois, un traitement radiothérapique de six semaines et lui laisserait une rémission de trois ans entiers — trois étés en perspective où elle pourrait organiser tout à loisir des vacances dignes de ce nom.

## TABLE DES MATIÈRES

HISTOIRE DE SAC .....	7
IL ÉTAIT UNE FOIS .....	10
EN TRAIN .....	14
CATASTROPHE DU PARIS-MELUN. ....	23
SANGLIER DANS UN TRAIN CORAIL .....	25
LA JOURNÉE DE JACQUES .....	29
La TOURNÉE.....	33
L'AUTOSTOPPEUR OU LE MUR.....	36
LES MILITANTS OU FRUSTRATION .....	39
VOLLEY BOBO MASO.....	44
LE SIFFLET .....	49
MÉTRONAURME I.....	52
MÉTRONAURME II.....	54
MÉTRONAURME III .....	57
MÉTRONAURME IV .....	60
RER AÉRÉ.....	63
L'EXAMEN .....	66
UNE CARRIÈRE .....	74
CONTINENT.....	79
LE COLLIER D'OR.....	84
LES AIRES DE DISPUTE .....	88
LE BOXER.....	92
UN ÉTÉ RÉUSSI.....	96

EDITINTER

Marie-Claire CALMUS/HISTOIRE DE SAC(S)

# MARIE-CLAIRE CALMUS

## HISTOIRE DE SAC(S)

**L**a plupart de ces nouvelles ont rapport — ne serait-ce que par le seul mot — avec un sac. Certaines, aussi, avec l’ambiance qu’évoque le sigle utilisé par ces trois lettres/S.A.C. Elles évoquent souvent sur le mode fantastique et surréalisant, les aventures et mésaventures quotidiennes de qui tente de lutter contre la déshumanisation galopante, la cruauté et la stérilité d’une ère technologique fracturée et socialement et intellectuellement, fragilisée par l’atomisation et l’esprit de revanche — terrorisme, délinquance — de ceux qui veulent se faire entendre, voire reconnaître à tout prix. Mais le battement qu’y impulsent l’humour et l’imaginaire est aussi la palpitation d’un espoir...

Marie-Claire CALMUS est née dans la banlieue parisienne en 1937. C’est dans cette banlieue qu’elle a enseigné presque toute sa vie. En sont nés plusieurs livres comme *Petit Traité de la Déstructuration* (1992) et *Paris-Mantes* (1993).

Poétesse, elle a publié deux recueils en 1979 et 1995. Comédienne, elle interprète divers répertoires de sa composition. Elle peint depuis de longues années et a fait de nombreuses expositions à Paris et en province. Elle a réalisé deux courts métrages : *Histoire de Marie* en 1987 et *Sage comme une Image* en 1992. Ce dernier film a été présenté à la Biennale du Film d’Art en Octobre 1996 au Centre Pompidou.



**MSMLA** ISBN 2-910892-27-1

75 F

CÔTÉ COURT  
ÉDITINTER

Marie-Claire Calmus

# Histoire de sac (s)



côté cou  
EDITINTER